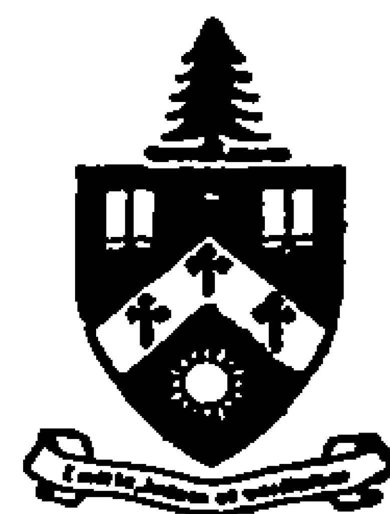
UNIVERSITÉ LAURENTIENNE | LAURENTIAN UNIVERSITY



Lambda



Edution Français, 26 Avril 1960 VOL. 5A, NO. 4

Université Laurentienne — Sudbury

NOUVEL EXÉCUTIF DE L'A. G. E. U. L.!

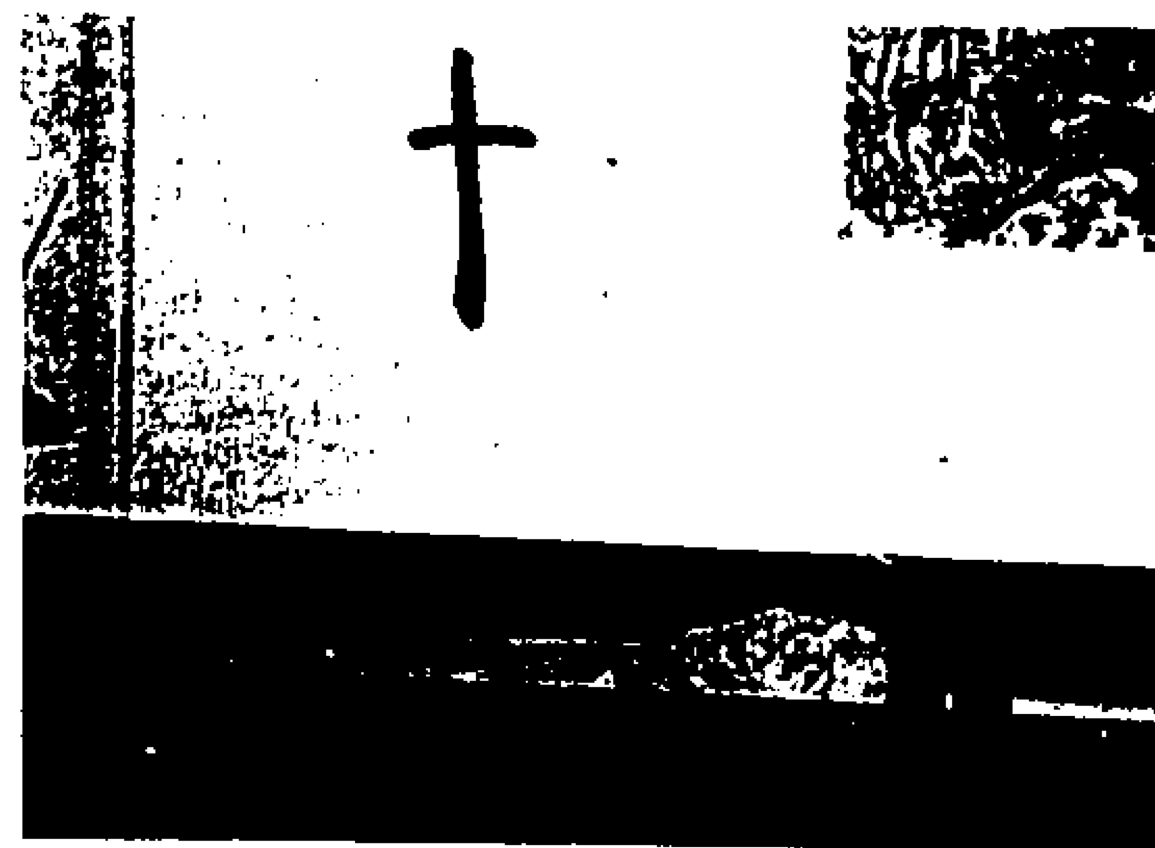


Le conseil des étudiants est entre bonnes mains. De gauche à droite: Jacques de Courville Nicol, vice-président français; John Rose, vice-président anglais John Holtby, président. Bonne chance au nouvel exécutif.

"LE MÉDECIN MALGRE LUI"



Vendredi et samedi soir les 18 et 19 mars, les Comédiens de l'Université Laurentienne ont présenté au Sudbury High School, la célèbre satire de Molière, "Le Médecin Malgré Lui." Ils ont présenté cette pièce au Festival Quonta, à Espanola, mardi soir, le 22 mars. La troupe de comédiens que vous voyez sur la photo ci-haut a été dirigée par M. R. Drancourt, professeur d'art dramatique à l'Université Laurentienne, et anciennement comédien à la Comédie Française. De gauche à droite, première rangée: Claude Demers (Valet); Suzanne Savard (Martine); assis Pierre Bélanger (Luciende); Marie-Claire Vaillancourt (Jacqueline, Nourrice). Deuxième rangée: Donald Pharand (Valère); Jean-Denis Godbout (Jéronte); M. Robert Drancourt (directeur); Rhéal Brisson (Léandre); Yves Bernatchez (M. Robert) et Gilles LeBreton (Lucas).



"Ici gît . . . Ted Beauparlant!"



"Quel harem . . . Gilles! ! !"



"Je regrette . . . je regrette M. Godbout!"



". . . Père . . . G-A-R-A-N-T! ! !"



A C.M.R. SON TROPHÉE...

Quitte à nous faire accuser d'être de mauvais perdants, je veux vous exposer les évènements et les circonstances concomitantes au débat bilingue des 18 et 19 mars dernier, tenu au Collège Militaire Royal de St. Jean, Québec.

Toutefois, je vais, autant qu'il est possible, m'abstenir de tout jugement peronnel qui aurait tendante à faire de cette chronique une diatribe contre nos hôtes.

Notons d'abord que dans trois débats notre affirmative fut jugée par trois juges du Collège Militaire Royal de St. Jean. Notre négative a subi le même sort dans ses trois premiers discours éliminatoires. Vainqueurs en semi-finale, Eric Larivière et Guy Fillon affrontèrent en finale l'affirmative du Collège Militaire Royal, et furent à nouveau jugés par trois messieurs de St. Jean.

Si nous avions pu au moins être compris . . . mais non. Les juges du C.M.R. étaient en majorité anglophones; plus précisément, les trois quart de ces derniers (qui ont jugé l'Université Laurentienne contre le C.M.R.) ne comprenaient pas suffisamment le français pour pouvoir émettre un jugement équitable. Et pourtant, les directions reçues de nos hôtes stipulaient très clairement que:

> "Le français et l'anglais pouvaient être employés indifférement sans devoir alterner d'une langue à l'autre."

Puisque les juges sont maintenant ceux qui subissent le procès, j'aimerais tirer de l'ombre ce jeune cadet de 23 ans qui jugea notre négative qui affrontait alors le C.M.R. Non seulement ce jeune homme n'était-il pas capable d'entretenir une conversation intelligente en français mais il eut l'audace et le manque de bon-sens, d'aller discuter (tout de suite après son verdict défavorable à la Laurentienne, il va sans dire) avec Messieurs Larivière et Fillon, et leur dire que de toute façon, il ne croyait pas dans l'existence "de deux nations — l'une française, l'autre anglaise", l'essence même des débats de nos représentants. Je n'ose pas lui attribuer aucun préjugé, mais je vous laisse le plaisir de la faire.

Si encore l'injustice n'eut été qu'à l'égard des débattants, notre ressentiment eut peut-être vite fait de s'évanouir! Mais l'équippe de débat de la Laurentienne eut le plaisir et l'honneur d'être accompagné par Monsieur le docteur Jean Havel, à titre de juge représentant l'Université Laurentienne: Le Dr. Havel ne reçut sûrement pas l'accueil qui lui convenait: aucune considération ne fut prise de sa personne et son statut académique et professionnel fut entièrement ignoré. Tel que déjà mentionné, on ne lui permit de juger la finale opposant la Laurentienne au C.M.R., conjointement avec les trois juges du C.M.R., et pourtant, ses connaissances en matière de sciences politique et sociales étaient nettement supérieures au calibre des trois choisis. De plus, le C.M.R. refusa nettement de prendre en considération sa proposition de compter proportionnellement les points donnés par les juges: le seul système qui eut pu assurer, du moins au niveau du total, justice et égalité, des chances au titre de vainqueur de ce débat bilingue.

Je pourrais encore mentionner les stipulations arbitraires dont se sont servi certains juges du C.M.R. et entre autres, celle que la négative ne devait pas présenter de thèse mais seulement refuser et défaire celle énoncées par l'affirmative. Si ceci eut encore été entendu d'avance . . . va . . . mais les instructions reçues notaient clairement:

> "Tous les débattants jouissent de dix minutes pour présenter leurs thèses."

Est-ce donc dire que notre négative aurait gagné tous les débats de semi-finale si ces lois, et seulement ces lois eussent été prises en considération.

Je me demande encore comment les juges du débat final ont pu négliger de considérer les repliques dans lesquelles Eric Larivière figurait comme un orateur vraiment sensationnel, et en même temps réduire les points de nos représentants parce que Guy Fillon aurait employé dans ses répliques (et probablement à juste titre) les mots "imbécilles et stupides".

Je laisse tomber tous les autres éléments qui auraient pu dénoter un certain préjugé dans l'évolution du "débat bilingue de St. Jean 1966", et je me contente de vous dire que: "Mauvais perdants à St. Jean, nous y étions quand même les meilleurs: sans prétention, toujours . . .

Claude Demers

J'ACCUSE L'ADMINISTRATION...



J'accuse l'Administration de ne pas avoir pris au sérieux le caractère bilingue et biculturel de l'Université Laurentienne, et conséquemment . . .

—d'avoir échoué jusqu'à date au mandat de bilinguisme et de biculturalisme qui lui a été conféré, et conséquemment . . .

—d'avoir créé une Université Anglicisante plutôt que bilingue et biculturelle — c'est-à-dire où l'une et l'autre des deux cultures s'entraident et se complètent, à un niveau d'égalité — et conséquemment . . .

—de ne pas avoir fait les quelques efforts nécessaires pour assurer un plus grand recrutement de Canadiens d'expression française à la Laurentienne, et même d'avoir rejeté sans conditions les quelques propositions faites dans le but d'améliorer cette situation, et conséquemment . . .

—d'avoir rejeté le seule véritable condition pouvant garantir l'égalité et l'échange amicale entre la section francophone et la section anglophone: "Là où la minorité doit lutter continuellement pour survivre, il ne peut y avoir d'harmonie, d'échange, de compréhension, voire d'amitié vis-à-vis de la majorité, et conséquemment . . .

—d'avoir publiquement et volontairement négligé, ignoré, et même humilié la section française, en ne tenant aucunement compte d'elle aux rassemblements publics du Grand Salon cette année — et en particulier au fameux rallilement en l'honneur du Club de Hockey "Voyageurs" où pas un seul traitre *mot de français ne fut* prononcé publiquement à l'intention de la section française présente, et conséquemment . . .

—d'avoir complètement ignoré les lettres de protestations du vice-président français à cet effet — il attend encore un mot de la part des deux membres de l'Administration en question — et conséquemment . . .

—d'avoir brimé les 14.6% de francophones à l'Univerité Laurentienne, qui voient déjà leur nombre réduit à 7 ou 8% l'an prochain, alors que la population francophone du Nord de l'Ontario représente environ 182,000 franco-ontariens, soit plus de 38.9% de la population totale, et conséquemment . . .

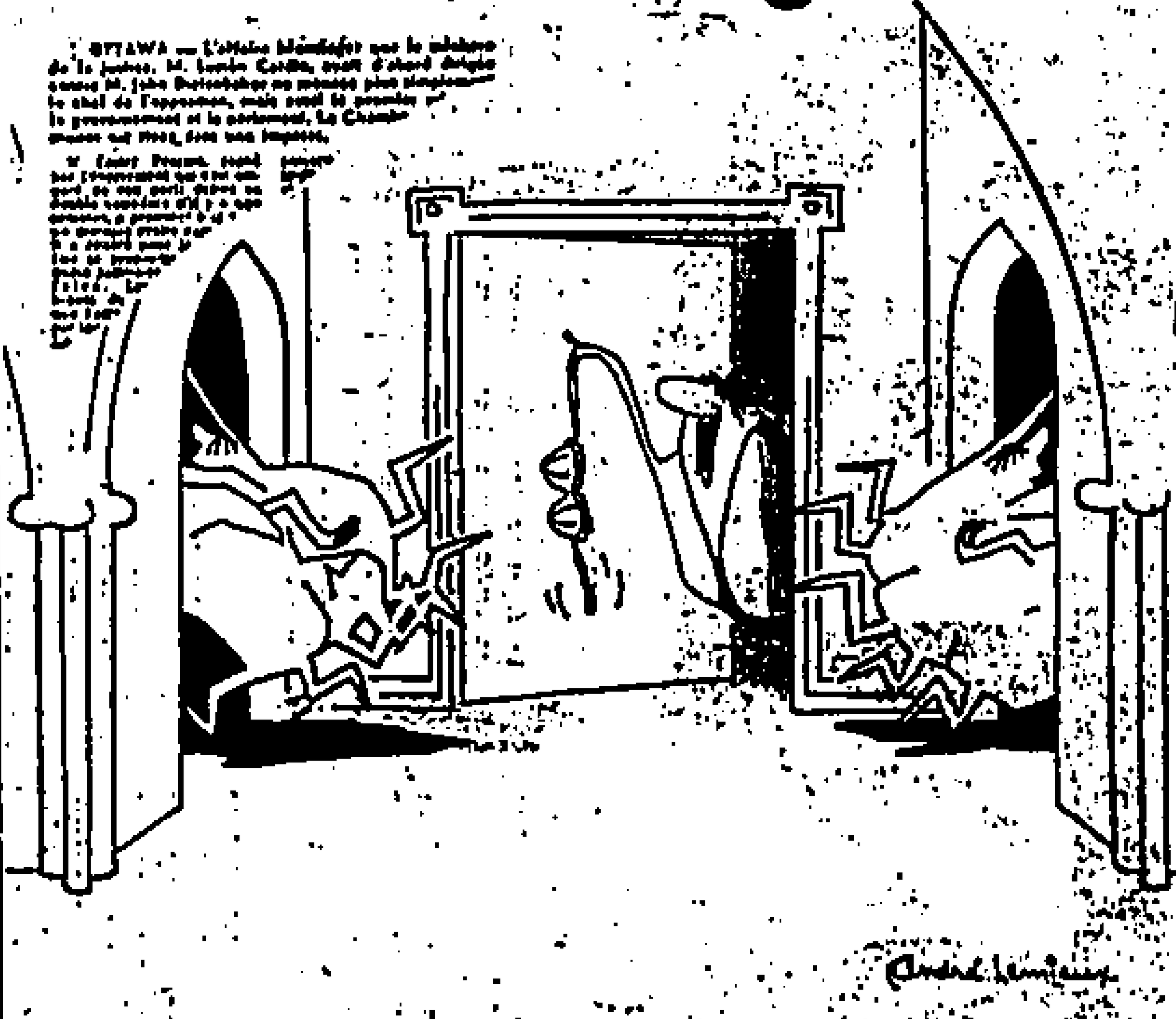
—d'avoir favorisé la formation d'une section française mal nourrie, mal choyée, mal acceptéée, mal reconnue, mal respectée, publiquement ignorée et de beaucoup trop minoritaire, et conséquemment . . .

—d'avoir encouragé la création d'une section française à tendance fanatique, révolutionnaire, et décue!

Soyons officiellement une université anglaise canadienne avec une section française, ou une université bilingue et biculturelle (50-50) mais pas les deux! Cela est trop malhonnête . . . L'Université Laurentienne sera proprement bilingue ou biculturelle . . . ou section française il n'y aura pas!

Jacques de Courville Nicol,
Vice-Président français,
Association Générale des Etudiants de l'Université Laurentienne.

L'affaire Munsinger



A qui appartient ce gage?
que fera-t-il...? que fera-t-elle...?

TO THE EDITOR

Sir:

In last Friday's Laurentian column of the Sudbury Star, Mrs. Simms saw fit to speak out against the cliques and rivalry among the colleges at Laurentian. She further suggested that the formation of ethnic clubs will prove detrimental to Laurentian's "unity" and "greatness". I propose that in all fairness the article should have been substantiated with an explanation of the background causes which have led to this situation.

In reference to the rivalry among the colleges I can only point out that the colleges are autonomous by their very nature and conception. The diverse histories behind each college make them unique in *themselves. The strength* and greatness of each individual college makes for the greatness of a federated university. It would seem therefore that a healthy, active rivalry should be encouraged rather than criticized. The students have displayed on numerous occasions, their interest and enthusiasm in rallying as a united university behind their sports team, and at social functions.

The value of ethnic clubs was also questioned by Mrs. Simms. The Italian Society was mentioned in particular, again, with apparent lack of information or explanation. May I point out here, that I am not defending "group rights". It can be safely assumed that every member of the club considers himself or herself a Canadian Laurentian student before all else. Those of us who are naturalized citizens are even more aware of this. We chose to break all other ties and loyalties when we took the Oath of Allegiance.

We are forming this club, therefore, in the hope of contributing what little we can to the culture and education of the University and the community. We hope to bring in speakers and art displays and share with others our similar interests, just as the History and Literary Societies are doing.

If supposedly more "enlightened" institutions such as the Universities of Toronto, Queen's and Windsor can tolerate ethnic clubs, surely we have nothing to lose by following their example. It should also be mentioned that any ethnic club on campus is open for membership to the entire student body, due to the S.G.A. constitution which refuses to recognize exclusive groups. Any "ethnic club" will be, in reality, a Laurentian cultural club. On this note, I wish the Italian Society and all others who may wish to organize, "much success", "beaucoup de succès", "buon successo"!

Martina Zadra

On Friday, March 18th, initial steps were taken in forming a new club on campus. This group, tentatively called "The Italian Students' Society", met to discuss its purpose and aims:

1) To unite students of Italian origin at Laurentian University.

2) To promote Italian culture in the University and in the community.

3) To promote interest in the Italian language course being taught in September at the University.

4) To initiate an Italian "Press".

An executive was elected, with President: Louis Dozzi; Vice-President: John Buttazzoni; Treasurer: Angelo Cundari; Secretary: Claire Greco; Social Chairman: Silvano Volpini; Co-Chairman: Rena Rovinelli.

Father Garand graciously consented to act as faculty advisor and a Constitutional Committee was appointed, emprised of Louis Dozzi, Rena Rovinelli, Claire Greco, Bob Del Frate and Martina Zadra.

THE RELATION OF BILINGUALISM TO INTELLIGENCE

Refuser le bilinguisme dans la fonction publique fédérale, c'est, en vérité, trahir non seulement le Canada français mais encore le Canada tout entier. Certes, un pays bilingue, ça ne veut pas dire que tous ses citoyens soient ou doivent être bilingues. Mais ça signifie sûrement que sa fonction publique doit être bilingue. Le gouvernement a raison de vouloir accorder un supplément aux fonctionnaires bilingues. Il veut ainsi encourager les anglophones à apprendre le français. Déjà, il permet aux fonctionnaires anglophones d'apprendre le français pendant leurs heures de travail. Les fonctionnaires anglophones ne subissent en l'occurrence aucune perte de traitement. Et les cours ne leur coûtent rien. Deux psychologues de McGill, Elizabeth Peal et Wallace E. Lambert, ont enquêté au Canada et dans plusieurs autres pays sur le pour et le contre dans la question du bilinguisme. Le résultat de leur travail a paru récemment. C'est une étude de 100 pages intitulée THE RELATION OF BILINGUALISM TO INTELLIGENCE. Ils disent qu'il y a pas de doute que les véritables bilingues ont une intelligence nettement supérieure à celle des unilingues. Alors, pourquoi les fonctionnaires bilingues ne seraient-ils pas traités en conséquences?

PAS D'AVENIR POUR LA LANGUE FRANÇAISE À L'UNIVERSITÉ LAURENTIENNE

Selon Terry Cook,
Rédacteur du Lambda (anglais)

Claude Demers, rédacteur de l'édition française du Lambda, m'a demandé d'écrire un petit article au sujet de "l'avenir de la langue française à l'Université Laurentienne." C'est un sujet qui, à vrai dire, intéresse d'abord le communauté française de la Laurentienne. Néanmoins, il y a dans la section anglaise des personnes qui s'intéressent au progrès des Français. Je ne doute pas que la majorité des étudiants de la section anglaise ne se soucie pas des besoins français à l'Université. Excepté les étudiants de la première année qui doivent suivre un cours de langue étrangère, la rencontre des anglais avec la culture et la langue française est à peu près nulle.

John Rose, président de l'Association générale des Etudiants a dit, dans son programme, "Je ne vois aucune raison pourquoi les Anglais en plus de sauvegarder leurs propres droits devraient aussi protéger ceux de la section française. Si nous prétendons être égaux, et si les possibilités d'égalité sont toujours présentes, la responsabilité d'exprimer adéquatement l'opinion française revient à la section française. "C'est, à mon avis, un juste aperçu de la situation. Le destin de la langue française à la Laurentienne repose entièrement dans les mains des Français. Décidément il n'y a pas d'étudiants qui ne soient pas au courant des efforts de certains membres de la section française pour sauvegarder leurs droits qui leur sont assurés par la chartre de l'université et par la constitution de l'A.G.E. Ce n'est pas, à mon avis, ce que John Rose voulait dire. Ces activités et exigences, quoique généralement justifiées, sont de nature négatives. Elles sont d'importance immédiate, mais non primordiale. L'ardeur fanatique, suscitée par l'absence d'affiches bilingues aux portes des "c . . ." est regrettable et pour les Français et pour les Anglais.

La survivance de la langue et de la culture française à la Laurentienne nécessite (exige même) la participation active de chaque individu français. D'année en année, la moyenne d'inscription française par rapport à l'anglaise diminue. L'année passée, il y avait moins de deux cent Français par rapport à cinq cents Anglais; cette année encore moins de deux cent Français par rapport à sept cents Anglais. Cette situation deviendra de plus en plus grave. Il faudra donc de la part de la section française un travail constant pour préserver le peu de terrain qu'ils détiennent actuellement.

Je dois être sincère. Je sens que la tâche des Français du Nord de l'Ontario est impossible. Je ne vois aucune porte de sortie mais nous n'en sommes pas encore arrivés au point où nous puissions conclure, "Ils ont échoué." Peut être vous, Français, trouverez-vous une porte de sortie. Je l'espère bien. Ce serait une catastrophe pour le Canada, si la situation actuelle devait continuer à exister!

LE PROBLÈME DE L'U.L. ET MA SOLUTION

Si l'on me demande "qu'elles sont mes impressions de l'Université Laurentienne, de notre Université supposément bilingue et biculturelle du Nord de l'Ontario?" Je répondrais, tout d'abord, que dans la majorité des cas elle n'est pas bilingue ni biculturelle du tout . . . et que l'administration l'est encore . . . et bien laissons ça là pour le moment. De dire maintenant que pour certains étudian's anglophones, il importe par devoir de tenter de subjuger les francophones . . . et bien pour ça encore, il faudrait que vous veniez-y voir vous-mêmes.

Mais vous me direz: "Tout ceci n'est pas nouveau . . . c'est de la vieille histoire en Ontario et pas seulement à la Laurentienne." D'accord avec vous, mais il me semble que là où une université se dit officiellement bilingue et biculturelle, qu'il pourrait y avoir des changements. A qui la faute? Là encore je ne me fais pas juge . . . tout simplement observateur!

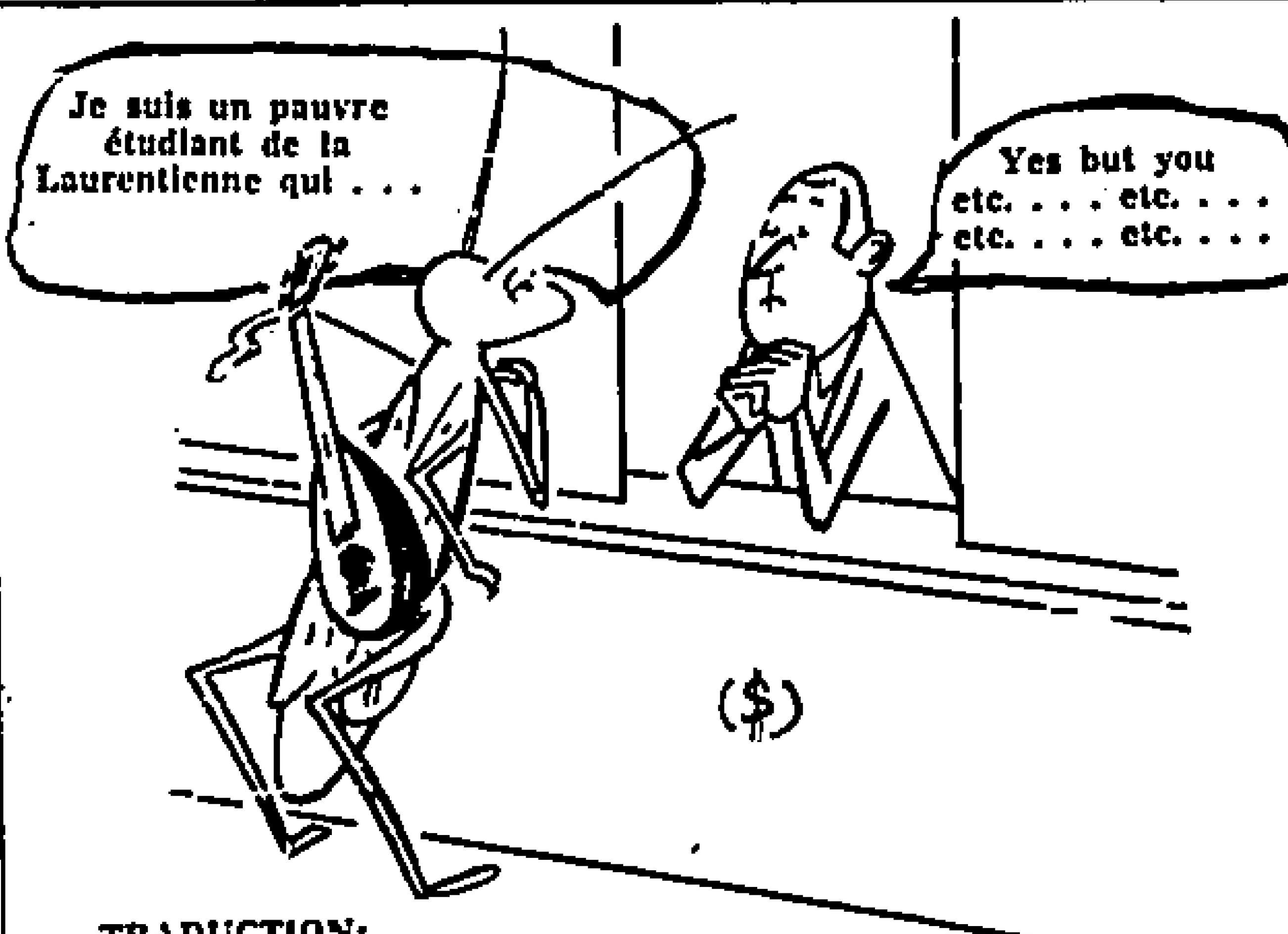
Un tel projet, une telle Université bilinque et biculturelle aurait-été lancée au Québec, la situation aurait-été bien différente. Là-bas on se erait pris au sérieux! Ici, tout ce qu'on peut demander c'est que les Canadiens-anglais nous accordent les mêmes privilèges qui sont accordés à la minorité anglophone du Québec . . . pas plus ni moins.

Notre président de l'A.G.E.U.L., John Rose, nous affirme publiquement dans son discours de campagne d'élection, que si nous voulons survivre, nous la minorité française de l'Université Laurentienne, nous devrons assurer cette survivance nous-même, et que celle-ci n'est pas le problème des anglophones qui ont leur propre survivance à assurer. Quelle farce! Peut-être que si ce dernier c'était donné la peine de c erenelseng donné la peine de ce renseigner un peu sur l'histoire du Canada, qu'il se serait aperçu que: si la majorité québecoise de langue française du Québec n'avait pas été aidé la minorité anglophone de cette même province — en leur accordant leurs Universités et leurs écoles anglophones protestantes, que les 697,402 Canadiens-anglais de cette province n'existeraient plus aujourd'hui.

Je demande donc aux Canadiens-anglophones de nous retourner cette faveur, et plus spécialement à l'Université Laurentienne bilingue et biculturelle, en nous aidant, et en collaborant avec nous au maintien de notre langue et de notre culture. Sans cette aide précieuse de la part de la *majorité* anglophone de l'Université il sera difficile de pouvoir s'épanouir dans notre langue et culture maternelle, et le résultat final ne pourra qu'aboutir à la séparation! Comme toujours . . .

. . . Solutions donc: entraide ou séparation . . . que choisissez-vous messieurs les anglo-saxons?

Jacques Trottier



TRADUCTION:

« Je doute beaucoup que votre demande de crédit soit accordée ! »

CONJUGAISON

Eric — Lorsque je dis que je suis "beau", c'est à quel temps Lorraine? C'est au passé, Eric.

NAÏVETÉ

Deux anglo-saxons pure-laine, McBee et Mulkins, avaient pirs très au sérieux la tâche de mener à bien un certain mandat qu'on leur avait confié. Leur directeur, M. Bopart s'avisant de faire le point, s'aperçoit avec stupeur que rien n'a été fait, et que le mandat qui leur a été confié n'est pas respecté. Il appelle ses commis à son bureau et leur demande des explications:

Mulkins — M. Bopart, c'est McBee qui m'a afirmé qu'il connaissait la meilleure méthode pour assurer la réussite du mandat.

Bopart — Et alors?

Mulkins — Alors, je l'ai cru!

"DIM VIEW AT LAURENTIAN" DIM VIEW FOR CANADA!

Terry Cook "battouillait" un article dans un récent Lambda anglais à propos de l'avenir de la section française à la Laurentienne.

C'est la première fois qu'un Anglais . . . disait quelque chose de sérieux, je dirais même d'intelligent dans notre belle université sur un tel sujet.

Pourtant dans son argumentation, Terry Cook s'est servi d'une phrase de John Rose, phrase qui a probablement provoqué ou du moins fort contribué à l'élection de ce même Monsieur comme président de l'Association Générale des Etudiants.

"Je ne vois pas de raisons pour lesquelles les Anglais devraient sauvegarder leurs propres droits en plus d'avoir pleine charge de la section française." . . . merde!

Si les Français ont à défendre leurs droits c'est parce qu'on a tendance dans cette université à vouloir les leur enlever! !

S'il y a des attaques, elles viennent nécessairement de l'autre coté de la palissade, c'est-à-dire de la section anglaise. Croyez-moi ces messieurs n'ont jamais en pleine charge de la section française . . . s'aurait été trop beau! Ils peuvent à peine s'occuper de la leur!

A mon avis, il y aurait deux moyens pour que la tension disparaisse entre les deux sections de l'université.

1. Que les Anglais s'en aillent et choisissent un autre endroit parce qu'il n'est pas question que nous Français nous fassions la même chose, étant donné que nous avons guère le choix, ou:

2. Que l'on cesse d'attaquer en tous sens les sentiments d'existence de la section française, ce qui provoquerait avouons-le "la chère détente" à laquelle nous aspirons tous.

J'avance pour ma part que je préfèrerais la seconde solution. Il me semble que nous nous devons (nous les étudiants) de sauver les status existants de la Laurentienne . . . même si les véritables responsables n'ont pas cru bon de prendre l'affaire au sérieux!.

Si nous, jeunes gens progressifs, propagateurs d'idées et "leaders of to-morrow" nous ne pouvons pas nous entendre à la Laurentienne, qu'en sera-t-il du Canada?

Je me le demande . . .

Yves Bernatchez

007 TO PRESIDENT JOHNSON....

This is a taped phone conversation to the President of the U.S.A. from 007 in Canada.

007—Well its not S.M. 1966, this time, sir, it's . . .

President—Well go on, who?

007—Well it's T.C.!

President—T.C.? . . . T. C. Douglas? Tina Gunswinger? Trotsky Command — get it?

007—NO! NO! NO!

President—WELL WHO?

007—It's T. C. Cook, sir.

President—You mean 0007, well why didn't you say so in the first place, you idiot! Well, what about . . . 0007?

007—Well you remember how he wrote to you officially on behalf of the "Canadian" Laurentian University to express the point of view of the "Canadian" student body there, concerning the Viet-Nam mess?

President—Yes, yes, I remember, . . . always meddling, the fool! Thinking no self-respecting Canadian was qualified enough to do so!

007—Well, this time, he's gone even farther!

President—Oh, no!

007—Yes, yes.

President—Not plan 9 Pr. 4 US.

007—Yes, the French-English situation in Canada . . . Mr. President.

007—I woud like to place a call to the White House, person to person, to the President.

Operator—The President himself? Are you sure?

Informer (007): Yes, and it's urgent, confidential, secret personal, . . . and collect! Please hurry!

Operator—Your call is ready . . . sir!

President—Yes, 007, make it quick . . . I have Mao-Tse-Tung, Kosygen and Brejnev on the line!

007—Oh, Sir, you recognized me! How wonderful it is to work for such a well informed president!

The President—It's not hard you idiot . . . You are the only one who calls collect in all the one million six hundred and twelve calls I receive annually: Now down to business, shall we? What have you to report this time?

007—Well, as I was telling you before, again one of your "good-will" ambassadors is putting his feet in it.

President—What do you mean?

007—He is going above and beyond his "canadian mandate", and it could mean trouble again you know.

President—Well, who is it this time?

President—No, not that, he can't do this to me . . . I'll . . . I'll reduce him to a mere 0000007! But go on, what did he say? What did he do??

007—Well, he started by taking over the University newspaper, "Lambda" and its advertising dept., then he took over the position of "speaker" of the SGA, then he promoted himself as an expert on B & B, and now he took over . . .

President—Stop! Stop! No more, please! Now, in the state I am in, I'll never be able to talk to Brejnev, let Alone Mao-Tse-Tung and Kosygin, and . . . Bou hou hou hou hoooooooo

007—Before you go on sir, might I suggest that T. C. Cook I mean 0000007 has put us in a very touchy awkward and embarrassing position. We should try to amend this position urgently before any trouble starts.

President—You are right, 007, you are always right! (That's one reason why I don't mind your calling me collect!) What should we do? What do you recommend, 007?

007—Well, I sort of hate to do this to a fellow american sir, but I can see no other solution than . . .

President—Yes, yes, go on 007 . . .

007—DRAFT HIM sir, immediately.

President—That's it, you're right, wonderful, fantastic . . . I'll start the proceedings immediately! Good-bye, 007

007—Good-bye, Mr. President! (Click)

GRATTEUX

Un pauvre étudiant tente d'obtenir une consultation gratuite d'un médecin qu'il rencontre à une soirée amicale:

L'étudiant — Que faites-vous docteur lorsque vous êtes enrhumé?

Le Médecin —Mais . . . comme tout le monde, mon cher ami, je me mouche.

VÉRITE FÉMININE

Un groupe de jeunes étudiantes avides de connaissances accostent un médecin et lui demandent:

—Pouvez-vous nous dire, docteur, pourquoi une femme de trente ans parait souvent plus âgée qu'une femme de cinquante?

Le Docteur — Parce que bien souvent elle l'est, mesdemoiselles.

ÉMISSION BILINGUE DE L'U. LAURENTIENNE À CKSO



Les organisateurs:
De gauche à droite, on remarque, le Professeur Richard Ewen, Messieurs Claude Demers, Aurèle Bouchard et Christian Costisella, organisateurs, ainsi que le Rév. Père Robert Toupin, s.j., réalisateur du programme de télévision: "Votre Université vous parle . . .", diffusé à CKSO le jeudi et le dimanche à 12h.30 a.m.

"Votre université vous parle . . .," programme bilingue de télévision réalisé par le Révérend Père Robert Toupin, est la plus récente activité culturelle présentée par l'Université Laurentienne.

Ce programme fut conçu avec l'intention de donner l'occasion aux professeurs, et surtout aux étudiants, de paraître et de s'exprimer en public. Une voie nous est enfin offerte par où nous pouvons manifester notre propre vision du monde, nos goûts culturels et notre savoir. C'est aussi une des rares productions vraiment locales où l'Université Laurentienne démontre son vrai caractère bilingue. Ainsi, cette émission télévisée consacre une partie de son temps aux étudiants de la section française et l'autre partie aux étudiants de la section anglaise. Une telle réalisation mérite nos félicitations et notre encouragement.

"Votre université vous parle . . ." parut pour la première fois a l'écran jeudi le 3 mars à midi sous l'habile direction du professeur Stelter et de M. Drancourt. Des discussions animées traitant de questions politiques et de la comédie "Le médecin malgré lui" de Molière, qui fut présentée par des acteurs de l'Université au Festival Quonta nous donnèrent un avant-goût des émissions à suivre.

Soyez donc tous aux écoutes à midi et demi le jeudi de chaque semaine alors que des étudiants de l'Université Laurentienne nous donnent leurs opinions personnelles sur les sujets les plus variés: la philosophie et la société, la question vietnamienne l'enseignement des mathématiques au niveau secondaire, et bien d'autres. Ce même programme est rediffusé le samedi à la même heure.

MARE-CLAIRE VAILLANCOURT
Université Laurentienne

"Votre université parle . . .", programme bilingue de télévision réalisé par le Révérend Père Robert Toupin, est la plus récente activité culturelle présentée par l'Université Laurentienne.

Ce programme fut conçu avec l'intention de donner l'occasion aux professeurs, et surtout aux étudiants, de paraître et de s'exprimer en public. Une voie nous est enfin offerte par où nous pouvons manifester notre propre vision du monde, nos goûts culturels et notre savoir. C'est aussi une des rares productions vraiment locales où l'Université Laurentienne démontre son vrai caractère bilingue. Ainsi, cette émission télévisée consacre une partie de son temps aux étudiants de la section française et l'autre partie aux étudiants de la section anglaise. Une telle réalisation mérite donc nos félicitations et notre encouragement.

"Votre université parle . . .", parut pour la première fois à l'écran jeudi le 3 mars à midi sous l'habile direction du professeur Stelter et de M. Drancourt. Des discussions animées traitant de questions politiques et de la comédie "Le médecin malgré lui" de Molière qui a été présenté par des acteurs de l'Université au Festival Quonta nous donnèrent un avant-goût des émissions à suivre.

Soyez donc tous aux écoutes à midi le jeudi de chaque semaine alors que des étudiants de l'Université Laurentienne nous donneront leurs opinions personnelles sur les sujets les plus variés: la philosophie et la société la question vietnamienne, l'enseignement des mathématiques au niveau secondaire, et bien d'autres. Ce même programme est rediffusé le dimanche à la même heure.

Marie-Claire Vaillancourt

AVIS À TOUS!

A cause d'un tout petit groupe d'étudiants, la réputation de tous en souffre. Nous sommes sincèrement convaincus que la plupart des étudiants sont honnêtes et consciencieux et ont une conduite irréprochable.

Cependant, un petit groupe a intentionnellement endommagé la propriété de l'Université et nous croyons qu'il est temps qu'il se rende compte de sa responsabilité à l'égard de ses confrères étudiants.

Dans une récente livraison de Lambda, nous avons signalé que cette année, des dommages pour plus de $4,000 ont été causés dans nos édifices et sur nos terrains.

Tout dernièrement, trois nouveaux incidents se sont produits où des dommages sérieux ont été causés à la propriété de l'université. Nous tenons à ce que les articles volés décrits ci-dessus soient restitués et que les responsables viennent rendre compte de l'accident où une porte vitrée a été enfoncée.

1. La pendule murale de la salle des casiers du sous-sol de l'Edifice des Arts. Cette pendule n'a aucune valeur pour la personne qui l'a, tandis que pour l'université elle vaut $80.00.

2. Un haut-parleur qui avait été laissé dans le couloir fait partie d'un système d'amplification que les étudiants ont souvent emprunté pour leurs rassemblements.

3. La porte vitrée à l'entrée de l'édifice de la salle à manger. On ne peut concevoir que l'étudiant qui a causé ce dommage ne l'ait pas signalé s'il ne s'est agi que d'un accident.

Pouvons nous compter sur la collaboration des étudiants à cet égard?

M. Régimbal,
Doyens des Etudiants.

ON A BESOIN DE "CROULANTS"

Toute la section française de l'Université Laurentienne de Sudbury — à l'exception formelle des membres du Lambda français qui ne sont pas qualifiés — est chaleureusement invitée à se joindre au groupe des "Croulants" . . . groupe qui assure à ses membres l'intégrité du croulant, la neutralité en tout, l'indépendance par l'indifférence, l'ascension sociale par la nonchalance, la propagation des idées nouvelles par le silence, la mutation de l'intellectualisme et du cérébralisme par l'inertie idéologique, et comme couronnement à toutes ces activités exténuantes un doctorat ès honoritype de la Laurentienne en athlétisme pour une compétence supra-physique et une incompétence infra-mentale.



Etant donne l'incapacité des membres de gagner des gages — communément appelés de l'argent — ces derniers peuvent se mériter l'accès à notre "Club des Croulants" en s'efforçant de demeurer complètement indifférents aux activités parascolaires qui menacent la vie du croulant universitaire, en cherchant à obtenir leur indépendance et leur autonomie de croulant en demeurant passifs et indifférents en tout, et en opposant par le silence le plus absolu tous ceux qui se payent leur tête: car la parole est d'argent mais le silence est d'or. (Surtout, foutez-vous de ceux qui vous disent qu'avec de l'argent on peut acheter de l'or . . . ceux-là sont des méchants matérialistes qui ne pourront jamais aspirer à devenir des croulants.)

N.B. — Et surtout, opposez toutes les nouvelles idées — qui pourraient se présenter sur le campus — par votre manque d'idées. N'oubliez pas la devise du croulant: "Un croulant bien borné est un croulant bien honoré!"

Signature: X _______________
Le grand chef des Croulants.

BILAN CULTUREL DE L'UNIVERSITÉ LAURENTIENNE

Le Comité Culturel Français de l'Université Laurentienne terminait dernièrement ses activités avec les deux représentations d'Horace, de Corneille. Disons que l'année prenait fin avec un succès plus ou moins grand lors de cette visite du Centre Dramatique du Conservatoire de Québec.

Au sujet des activités du Comité Culturel au cours de l'année scolaire 1965-1966, M. Richard St-Onge, directeur de ce Comité, avait ceci à nous dire: "Si l'on fait le bilan culturel de cette année, nous pouvons placer en premier lieu le Ciné-Club Universitaire qui a été présenté à la salle de cinéma Plaza au centre de Sudbury. L'expérience nous a prouvé que les présentations du Ciné-Club étaient beaucoup plus populaires au Plaza qu'elles ne l'avaient été l'an passé à l'Université. Les résultats sont des plus encourageants, car nous avons accueill en moyenne de 500 à 600 personnes à chacune de nos représentations cette année. A l'occasion de cette réussite, il est opportun de remercier tous ceux qui y ont participé et plus particulièrement les gens de l'école normale qui sont venus en grand nombre. M. Pierre Fortier est aussi à remercier puisqu'il a bien voulu choisir les excellents films que nous avons présentés, de même que le Centre des Jeunes qui nous a autorisé à utiliser gratuitement leur salle pour nos discussions d'après-film.

En second lieu, nous avons eu la chance d'entendre deux chansonniers parisiens, Marc et André, qui nous ont interprété un excellent répertoire de chansons françaises. D'ailleurs ils ont été grandement appréciés même si malheureusement, peu de gens se sont dérangés pour venir les entendre. On est encore loin, à Sudbury, d'avoir un public interessé et engagé dans le domaine des activités culturelles.

Quant à l'année qui vient, le Comité Culturel n'a pas encore prévu rien de définitif; il y aura toutefois encore le Ciné-Club, au Plaza, et deux pièces de théâtre. Il serait bon, cependant, d'organiser pour cette année du Centennaire, des activités Culturelles plus variées.

Si, cette année, nos activités ont été bien réussies, c'est grâce aux membres du Comité Culturel, et au département de Français de l'Université, et en particulier à M. Michel Tétu.

COMMUNIQUÉS DE L'EXÉCUTIF DE L'ADELFNO

Lors de sà dernière réunion, le Conseil Exécutif de la régionale de l'ADELFNO, (voir photo) a établi son programme pour les quelques mois à venir. Voici en résumé de quoi il s'agit:

UN JOURNAL MENSUEL POUR L'ADELFNO!

Sous peu l'ADELFNO possèdera son propre journal mensuel (4 pages) destiné à représenter tous (tes) les étudiants (tes) des institution d'enseignement français ou bilingue de tout le Nord de l'Ontario.

D'ici là, grâce à la généreuse collaboration du Journal l'Information, l'ADELFNO a le privilège de pouvoir diffuser ses communiqués à la population une fois la semaine depuis le mois de septembre *1965. Toutefois, nous nous sommes* aperçus que la majorité *des* nouvelles que nous diffusions étaient d'ordre local, et nous avons décidé de tenter d'améliorer cette situation. A cet effet, nous expédions présentement une lettre aux intéressés des institutions Nord ontariennes, pour leur demander de nous faire parvenir de leurs nouvelles que nous publierons avec plaisir. Ces nouvelles pour le moment présent continueront à être imprimées dans le Journal l'nformation, tel que nous l'avons fait pour celles du Collège de Hearst dans l'édition du 14 avril 1966, à la page 7.

Aussi, afin d'assurer une certaine continuité à ce système, nous formons actuellement une équipe de collaborateurs qui devra s'assurer du recrutement de ces nouvelles en plus de la distribution du Journal l'Information aux diverses intitutions. Tous les volontaires intéressés à faire partie de cette équipe sont cordialement invités à le faire le plut tôt possible.

FORMATION DES CLUBS SOCIAUX!

En plus d'augmenter les moyens de communication entre les sociétés étudiante du Nord de l'Ontario, le conseil exécutif a voulu stimuler l'intérêt de ses membres en organisant des "Clubs Sociaux" où les étudiants (tes) auraient la chance de se réunir en soirées, de se mieux connaître, de travailler et de discuter ensemble, tout en se recréant en même temps.

Un projet pour la tenue de ces réunions est en train d'être complété; toutefois, on peut prévoir que les réunions de ces "Clubs Sociaux" débuteraient par un léger repas, d'où une discussion-causerie de 5 minutes par un membre, et une improvisation de une minute sur un sujet glissé sous l'assiette, par chacun de pouvoir s'exprimer Ceci pour donner la chance à tous et chacun de pouvoir s'exprimer en public . . . et surtout de pouvoir s'exprimer en français. Après ce repas-causerie, une courte sessions de dynamique de groupe pourrait suivre, dirigée par un membre compétent, un professeur, ou encore un dignitaire de la place. Le tout serait suivi par un bref rapport du secrétaire commenté par le président et les membres intéressés, et une fois la session sérieuse terminée, la soirée pourrait se conclure par une danse avec musique française sur disque, ou avec orchestre pour les "clubs" plus nombreux.

Ces "Clubs" permettraient à tous de se mieux connaître, dans une ambiance plus amicale, et permettraient à tous de se recréer en même temps . . . d'en faire une soirée d'étude et de loisirs.

RENDEZ-VOUS DES "BEATNIKS" À L'ALOUETTE!

En dernier, lieu, il fut décidé d'organiser une soirée originale, soit la première de ce genre à Sudbury . . . une soirée "Beatnik" pour le 13 mai 1966 à 8 heures du soir. Cette soirée comprendra un spectacle très original suivi d'une danse à la musique des "Chats Huiteurs" . . . Le maitre de cérémonie sera nul autre que l'inimitable Robert "Shoubidou" Perrault de CFBR.

A l'occasion de cette soirée qui veut réunir tous les "beatniks" de la région, des verres fumés devront être portés par tous les messieurs, et de longs colliers de tous genres seront de rigueur pour les demoiselles. L'habillement est laissé à la discrétion et à l'imagination de chacun. (Dommage qu'Yves Bernatchez n'aie plus sa barbichet !) Si nécessaire, des colliers et des verres fumés seront en vente à la porte le soir même . . . mais la quantité de ces objets sera limitée.

Pour le spectacle, tous les artistes et les "beatniks" 15-25 qui désirent soit chanter, réciter des poèmes, jouer de la musique instrumentale, etc. . . . sont priés de soumettre leur adresse, numéro de téléphone, ainsi que le titre et la nature de leur présentation à: Lionel Bonin, 32 rue Brunet, Azilda, tél. 983-2125, avant le 8 mai prochain. Ces derniers (es) seront éligibles pour gagner les quatre prix qui seront distribués au cours de la soirée. Soit 3 prix de $10.00 et 1 de $5.00 qui seront attribués par un jury composé de représentants des institutions française ou bilingues de la région, dont: un premier pour l'originalité, un second pour la forme et le fond, un troisième pour l'intonation, la prononciation et la présentation, et enfin un quatrième (de $5.00) pour une présentation digne de mention et d'éloge.

Tout ceci pour le prix modique de $0.75 par membre, et de $1.00 pour ceux qui n'ont pas de carte.

Soyez dans le vent, le 13 mai 1966, à 8 heures du soir . . . et venez en grand nombre au "Rendez-vous des Beatniks" au Club Alouette!

Lionel Bonin,
Secrétaire,
ADELFNO-Régionale.



EXECUTIF DE L'ADELFNO
De gauche à droite sur la première rangée on remarque Mlle Micheline Gagnon, H.S. de Chelmsford, Trésorière; M. Claude Demers, Président, Université Laurentienne; Mlle Jocelyne Chenard, Ecole Normale, Vice-Présidente; A l'arrière plan, de gauche à droite, M. Lionel Bonin, Université Laurentienne, Secrétaire; et M. Roland Bélanger, H.S. de Sudbury, aviseur. N'apparaissent pas sur cette photo, M. Bernard Thibodeau, Collège Sacré-Coeur, Vice-Président; et M. Jacques de Courville Nicol, Université Laurentienne, Organisateur régional.

AVIS À TOUS LES INTÉRESSÉS

Le Californien

The French Weekly Newspaper of the West

637 CLAY STREET · SAN FRANCISCO 11

PHONE 397-1306

Pierre Idiart

le 24 mars 1966

M.Jacques de Courville Nicol
1505 Chemin du Lac Ramsay
Site II, C.P.15
RR 2 Sudbury,Ontario,Canada

Cher Monsieur,

L'attaché Culturel de San Francisco me transmet votre aimable lettre,et je me fais un plaisir de vous adresser,ci-joint, la description sommaire de notre journal.Je commence en même temps à votre adresse un service gratuit de 3 mois.

Je ne crois pas que,pour l'instant,notre journal ait un caractere assez universel pour intéresser vraiment des étudiants canadiens.Nous espérons toutefois parvenir sans trop tarder à lui ajouter quelques pages d'intérêt général et à ce moment-là la question pourra se poser différemment.

Cependant,dès maintenant,si vous acceptiez de nous envoyer sur les problèmes qui préoccupent les jeunes Canadiens Français de courts,tres courts billets,je suis sûr que beaucoup de lecteurs Canadiens apprécieraient d'avoir un écho de leur pays d'origine et que les Consulats Canadiens seraient ravis.

Cordialement vôtre

P.Idiart

BANQUET DE FIN DE L'ANNÉE DE L'UNIVERSITÉ DE SUDBURY



QUATRE GRANDES PERSONALITES du collège de l'Université de Sudbury. De gauche à droite on reconnait André Lafond, président sortant de charges de l'U. de S.; Marie-Paule Charette qui c'est établie une renommée par son sourire et sa charmante personnalité; Rosanne Cvitkovich qui a remporté le trophée attribué à l'étudiant (te) le (la) plus intègre, la plus organisatrice, et la plus active dans la vie académique, sociale et spirituelle du Collège; et finalement Maurice Boutet qui par son esprit de collaboration et d'entreprise a su promouvoir le plus l'esprit collégial. Les quatres étudiants (tes) ci-haut étaient tous ,tes) candidats (tes) au trophée qui a été remporté par Rosanne Cvitkovich. Félicitations à tous les QUATRES!

RAPPORT DU BANQUET

L'Université de Sudbury donnait, vendredi le 24 mars dernier, un splendide banquet pour clôturer l'année académique 1965-66. Audelà de deux cents invités étaient présents. C'est à ce même banquet qu'on présentait l'épée du collège de l'Université de Sudbury à l'élève de troisième année qui par son esprit de collaboration et d'entreprise avait su promouvoir le plus l'esprit collégial. Chapeau bas devant Rose-Ann Cvitkovich qui fut la première à remporter ce magnifique trophée. Des félicitations vont ausi à Marie-Paule Charette, Maurice Boutet et André Lafond pour leur participation horspair et leur généreuse collaboration aux activités du Collège de l'Université de Sudbury, en cours de l'année académique 1965-66. Marie-Paule, Maurice et André étaient eux aussi candidats au trophée ci-haut mentioné.

Le conférencier invité, M. V. Berens, donna un bref exposé sur ce que doit être la vie universitaire, causerie qui fut très profitable à la "plèbe invitée", et nous sera très avantageuse dans les années à venir si nous savons en saisir le sens. (Il serait peut-être même plus avantageux d'amener ces idées de vie intellectuelle auprès de l'administration "Mullinisienne" de notre université qui en a sûrement plus besoin que la plèbe étudiante.)

Enfin, si l'administration pouvait rencontrer les idées de ce conférencier, on pourrait peut être appeler notre école post-secondaire, un lieu de haut savoir.

L'ambiance du banquet était bien celle qui règne à toute rencontre de "notre" collège. Une table d'honneur était intelligemment organisée sur laquelle un délicieux "lasagna" à l'italienne était servi. (Peut-être Rosemary Simms et son Sudbury Star pourraient commencer à apprécier la culture italienne en goûtant les mets italiens, qui tout comme la culture de ces derniers . . . sont formi-formidables!) Comme dessert, un orchestre fantasmagoricalement orgiastique faisait vibrer la plèbe étudiante, et un bar bien garni apaisait la soif de tous, même celle du plus digne de nos bon pères "Jésuites".

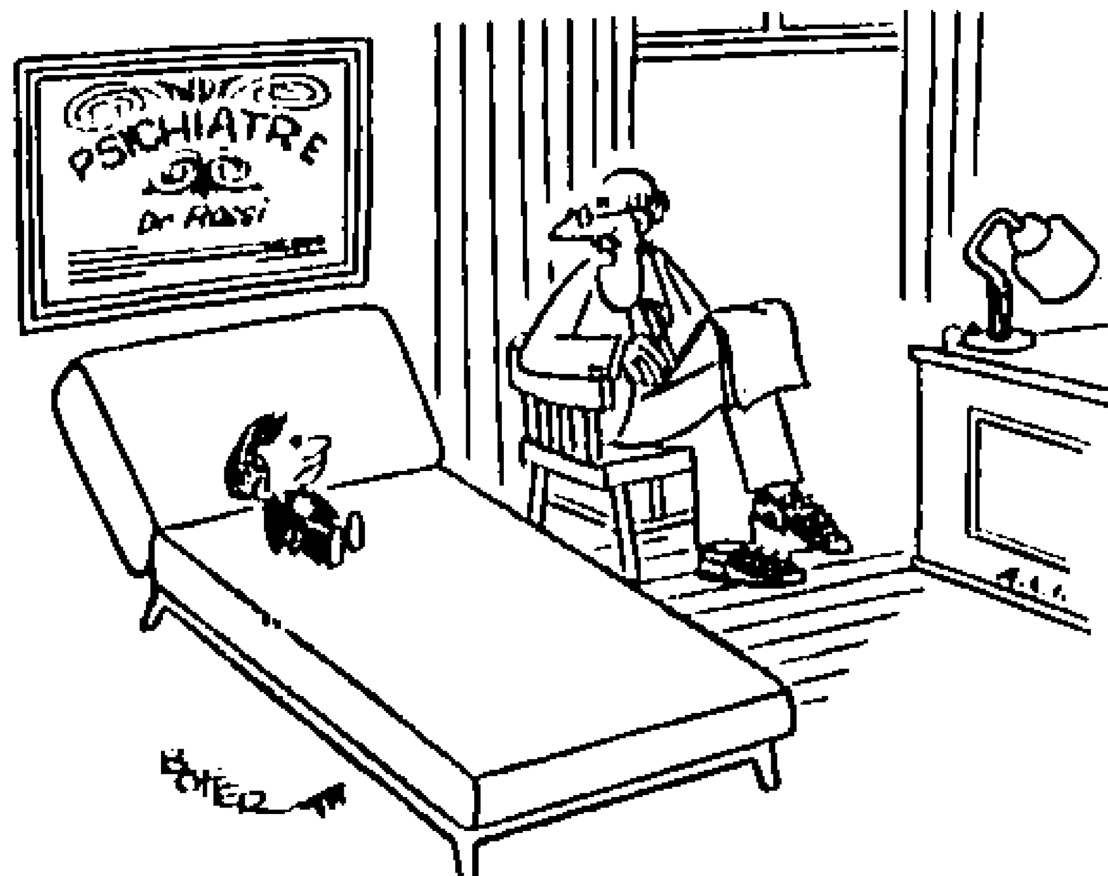
"Franco-Lasagna"

MERCI!

De la part de tous les étudiants de l'Université, Lambda remercie les professeurs de la Laurentienne . . pas tous . . . mais ceux qui méritent des remerciements, ceux qui méritent le titre de professeur. Nos mercis ne s'addressent pas à ces membres du corps enseignant qui ont établi le status quo, l'équilibre dans la balance de leurs responsabilités professionnelles: tant d'heures de cours, tant d'heures de correction, en échange d'un salaire. Nos remerciements ne sont pas non plus au crédit de ces professeurs qui se présentent en classe alors que sous l'affluence de l'incohol . . .

Mais nos mercis vont chaleureusement à nos professeurs qui ont une conscience professionnelle; ceux qui sont intéressés à tous leurs élèves et à chacun de leurs élèves, ceux qui se dérangent pour nous et que nous pouvons déranger. A ces professeurs, nous disons: Merci! mille fois merci!

SOUVENIR DE JEUNESSE . . .



STANLEY ... *Quand as-tu commencé à te rendre compte que tu aimais l'huile de ricin ?*

Participation à... L'U.L.! Vers une plus grande coopération et

Un pas important: . . . "The President's Advisory Committee" . . .

Selon le présent système sous lequel fonctionnent l'A.G.E. et les Conseils des différents Collèges, on pourrait être porté à croire qu'il n'existe pas beaucoup de coopération entre ces diverses institutions. Il est vrai que chaque Collège possède ses représentants à l'A.G.E., mais de là à dire que ces représentants représentent la politique individuelle de chaque collège, il y a matière à discussion.

Pour remédier à ce manque de coopération, un comité appelé "President's Advisory Committee," a été formé au printemps 1965 qui comprenait le Président de l'A.G.E. et les Présidents des quatre Collèges; ce comité se réunit une fois par semaine avec M. Régimbal et discute des différents problèmes étudiants. D'après mon expérience personnelle, ce nouveau comité a inauguré une nouvelle phase dans le domaine de la coopération, car en plus de donner aux différents présidents la chance de se rencontrer régulièrement pour discuter de problèmes étudiants, ce comité a eu la chance de faire mieux connaitre les divers points de vue étudiants sinon à l'administration en général, du moins au Doyen des Etudiants. Je crois que ce comité aviseur pourrait prendre, et prendra sans doute l'an prochain une toute nouvelle orientation qui sera très importante et pour l'administration et pour les étudiants.

Administration et corps étudiant . . .

Dernièrement, nous (le President's Advisory Commitee) avons tenu une réunion avec les différents doyens des étudiants. Etaient présents, M. Vallillee, M. Hilldrup, Dr. Ferrant et le père Warenda; le but de cette réunion était justement de discuter de la formation d'un nouveau comité qui comprendrait certains membres de l'Administration, les Présidents des Collèges et l'Exécutif de l'A.G.E. Il va sans dire que la formation d'un tel comité serait un très grand pas en faveur de meilleures relations entre administration et étudiants. Bien qu'un tel comité ne soit nécessairement au début qu'un comité aviseur, je crois sincèrement que dans un avenir très rapproché, il devra occuper une fonction importante dans notre système administratif universitaire actuel. En effet, depuis la formation de l'Université Laurentienne, les étudiants se plaignent du manque de coopération et de l'absence de relations avec l'Administration; et l'Administration, de on côté, se plaint des étudiants et les considère comme des gens irresponsables! Un tel comité permettrait aux deux de se rencontrer, d'exprimer leurs différents et de travailler ensemble pour trouver une solution aux divers problèmes étudiants qui se posent. De plus, ce comité pourrait faire des recommendations en ce qui concerne la vie étudiante et pourrait établir certaines politiques étudiantes de concert avec l'Administration.

Donc, ce qui est important présentement, c'est d'établir ce groupe et d'assurer que son développement suive le cours normal des choses.

A.G.E. et Collèges . . .

Avant de terminer, j'aimerais relever un autre aspect qui pourrait favoriser une plus grande coopération. Au cours de l'année, j'ai remarqué que les Conseils des différents Collèges se désintéressaient de ce qui se passait à l'A.G.E. Si nous voulons être un groupe d'étudiants forts, il faut que nous soyons plus unis et il faut que nous essayons, ensemble, d'établir certaines politiques communes. Certains liens plus solides entre l'A.G.E. et les différents Collèges assureraient d'atteindre ce but; je suggérerais très fortement que les Présidents des différents collèges deviennent membres actifs de l'A.G.E., (sans toutefois avoir droit de vote). Il faudrait même que les Présidents soient obligés en conscience d'assister aux réunions de l'A.G.E. De cette façon, les Présidents seraient plus renseignés sur les activités de l'A.G.E. et pourraient exprimer leurs propres opinions, et, il va sans dire, donner leurs propres conseils et avis.

André Lafond,
Président sortant de charges
de l'Université de Sudbury.

NOUS DEVONS AIMER NOS FRÈRES CANADIENS FRANÇAIS

REGINA (PC) — Le Canada anglais doit accepter la volonté du Canada français de conserver une culture et une langue canadiennes-françaises, affirme le primat de l'Eglise anglicane du Canada, le Très Révérend H. H. Clark, de Winnipeg.

Devant un groupe d'Anglicans, le 26 mars 1965, le prélat a exprimé sa conviction que le Canada est véritablement menacé d'être divisé par suite du fait français.

Il a exorté les Canadiens anglophones à tenter de comprendre les Canadiens français qui tiennent à conservier leur identité propre.

"Quelles que soient les solutions qu'on découvre pour régler les problèmes du Canada, il ne faudrait jamais faire sécession, dit-il, si un jour nous en arrivons là, ce serait une véritable tragédie."

Puis il a ajouté: "Il est de notre devoir à nous anglicans, fortement anglo-saxons, d'aimer nos frères canadiens-français et de prouver par nos paroles et nos actes ce degré d'amour.' '

PROCHAIN RÉDACTEUR EN-CHEF?



Pierre Bélanger a soumis dernièrement sa candidature au poste de rédacteur-en-chef de l'édition française du Lambda. Nous espérons non seulement qu'il accèdera à ce poste, mais qu'il y mettra tout le dynamisme qu'il a su déployer cette année comme membre de la troupe des comédiens de l'Université. Bons succès et nos félicitations!

Le français, une langue officielle de l'Ontario

Un voeu des étudiants de la province

La section ontarienne de l'Union canadienne des étudiants a approuvé en fin de semaine à Ottawa une proposition qui verrait à faire du français une langue officielle de la province d'Ontario.

L'union tenait un congrès de trois jours dans la *capitale. La proposition, qui avait été rédigée par l'Asso*ciation des étudiants de l'université Queen's, a été appuyée sans opposition. Seuls les délégués de l'Eastern Ontario Institute of Technology d'Ottawa se sont abstenus.

A l'appui de la suggestion, il a été avancé que la minorité de langue anglaise était équitablement traitée dans le Québec et que pour raffermir la confédération il fallait tenter un rapprochement entre les deux groupes ethniques qui ont fondé le pays.

Les 50 délégués, qui représentaient 14 universités et écoles techniques de l'Ontario, sont aussi arrivés à la conclusion que des cours en français devaient être possibles à tous les niveaux de l'éducation à ceux qui le désirent.

Toutefois, aucun étudiant ne devra être obligé à apprendre à parler français, s'il ne le désire pas. L'union devra présenter ces résolutions dans un mémoire qu'elle soumettra le 15 mars prochain à tous les partis politiques de l'Ontario.

Les étudiants se sont également dit en faveur d'un élargissement de la loi des liqueurs de l'Ontario qui permettra la vente des boissons alcooliques aux personnes de 18 ans, qui permettra cette vente dans les hôtels et les bars jusqu'à 2 heures du matin ainsi que dans les salles à dîner avec permis le dimanche.

LE DROIT: LUNDI, 1er FÉVRIER 1964

FÉLICITATION . . .!

—à Michèle Towner, qui était accompagnée au piano par Pascal Sabourin, lors de son grand succès au Sudbury High School, le dimanche, 27 mars.

—à la Troupe des Comédiens de l'Université, à l'occasion de leur participation au Festival Quonta à Espanola.

VITE, CA PRESSE!

Il ne reste que peu de "Laurentianna" de l'an passé. Ils sont en vente au bureau de M. Nicholson pour la modique somme de $1.50. Dépêchez-vous, si vous voulez votre album souvenir. En plus, comme la fin des cours approche, ceux qui désirent se procurer le nouveau Laurentianna '66 devront d'époser leur $3.00 au Local 239 de l'Université .

À LIRE:

Le travail de M. André Lalonde sur le "Règlement XVII et ses répercussions sur le Nouvel Ontario" est une page émouvante de l'histoire Ontarienne que doit connaître tout Franco-Ontarien. Pour vous procurer cette magnifique étude de 72 pages, veuillez écrire à: La Société Historique du Nouvel Ontario, 261, rue Notre Dame, Sudbury, Ontario.

Gilles Lebreton



PRIME MINISTER AND PRESIDENT OF THE COUNCIL

Monsieur,

Partageant, comme nous le faisons, un désir sincère d'intensifier les liens d'amitié et la compréhension entre les deux grands peuples qui ont donné naissance à notre Confédération, vous serez intéressé, je crois, à prendre connaissance du texte de l'allocution que j'ai prononcée à Québec le 15 juin dernier. Je souhaite, en toute sincérité, que les points de vue que j'y ai exprimés s'avèrent conformes à ce que vous pensez vous-même.

C'est, j'en suis certain, l'ambition commune à chacun d'entre nous-Canadiens aussi bien que Canadians - que de développer au sein des nôtres, un sens d'une égalité complète et d'une participation à préparer l'avenir du Canada. Nous voulons tous vivre dans le respect de notre dignité et de nos droits, nous sentir chez nous n'importe où au Canada, être conscients que nous faisons partie de son histoire et de ses accomplissements et qu'ils font partie de nous.

Nous reconnaissons avec gratitude la contribution apportée par les fils et les filles du Canada français à la vie de la communauté ontarienne et nous nourrissons une profonde admiration pour les efforts qu'ils ont fournis et les succès qu'ils ont obtenus en gardant bien vivantes la langue et les riches traditions de leur culture.

Nous savons aussi que nos compatriotes de langue française sont heureux de constater chez les Ontariens de langue anglaise un intérêt grandissant pour le bilinguisme et le biculturalisme. A mesure que cet intérêt grandit, il permet non seulement d'intensifier les liens d'amitié au sein de notre peuple même, mais aussi des contacts plus vivants et plus compréhensifs avec le peuple québecois.

L'accueil chaleureux que j'ai reçu dans leur Assemblée législative historique et l'étroite identité de vues établie entre le Premier Ministre Lesage et moi-même, me donnent la conviction que nous progressons réellement dans cette direction.

Je suis persuadé qu'une étude sérieuse et rationnelle de nos problèmes communs nous conduira à des solutions acceptables, ouvrant ainsi le chemin vers une ère nouvelle et prospère, à la hauteur de notre pays que nous aimons.

Bien sincèrement vôtre,

John P. Robarts

NOUVELLES DE LA LOCALE DE L'ADELFNO À L'UNIVERSITÉ

Toute organisation étudiante qui se respecte doit évidement entretenir certains liens avec son conseil étudiant.

C'est ainsi que l'Association des Etudiants de Langue Française du Nord de l'Ontario a remanié ses structures afin de créer dans chaque institution faisant partie de l'Association, un conseil local de l'A.D.E.L.F.N.O. Ainsi, nous en avons constitué un à l'Université Laurentienne. Mais il demeurait toutefois le problème de faire reconnaître ce conseil par notre conseil étudiant, l'A.G.E. C'est pourquoi une réunion de la Section française eut lieu au mois de janvier pour connaître l'opinion de tous sur ce sujet. La décision prise par cette assemblée fut d'ingérer le conseil local de l'A.D.E.L.F.N.O. sous le Conseil de la Section française. Celui-ci ayant accepté cette décision, il la fit parvenir au conseil de l'A.G.E. Nous pouvons donc dire que le Conseil local de l'A.D.E.L.F.N.O. à l'Université Laurentienne est reconnu par son association d'étudiants.

Le 27 janvier dernier, au Club Alouette, avait lieu une Soirée Spectacle organisée par le Conseil régional de l'A.D.E.L.F.N.O. en collaboration avec différents conseils locaux. Cette soirée fut une réussite à tous points de vue, comme vous le savez fort bien. Nous espérons organiser d'autres soirées de ce genre dans un avenir assez rapproché.

Nous vous invitons aussi à écouter l'émission "Samedi 2 heures" au poste de radio CFBR. Chaque semaine, des étudiants de l'Université vous présentent des entrevues intéressantes, des disques, les nouvelles des activités passées et à venir, durant cette demi-heure. Tous ceux qui désireraient faire une entrevue quelconque sont priés de s'adresser à M. Michel Richard, directeur de l'émission.

Il est à noter que moultes activités culturelles sont en vue à l'Université durant les mois de mars et avril. Nous espérons que tous y assisteront . . . et en jouiront!

Guy Filion,
Président,
Locale de l'ADELFNO
à l'Université.

P.S. — Je tiens a signaler aussi que le journal local L'INFORMATION publie régulièrement depuis septembre 1965 une page complète consacrée à l'ADELFNO; et qu'il annonce régulièrement aussi toutes les activités importantes qui se déroulent sur notre Campus. Donc, si vous désirez savoir ce qui se passe à votre Université lisez le journal L'INFORMATION seul hebdomadaire de langue française de tout le Nord de l'Ontario. Si vous ne le recevez pas, écrivez à C. P. 1180, Sudbury, Ont. et on vous le fera parvenir pour la somme minime de $3.00 par année. Encouragez votre seul journal de langue française, et surtout lisez en français!

ÉQUIPE DE L'ÉDITION FRANÇAISE DU LAMBDA
Rédacteur en chef ---------- Claude Demers
Rédacteur adjoint ---------- Jacques de Courville Nicol
Reportages: ------ Yves Bernatchez, Lionel Bonin, Roch Bouchard, ---------- Jacques Carron, Claude Demers, Guy Filion, ---------- André Lafond, Eric Larivière, Roger Mayhew, -------- Jacques Trottier, Marie-Claire Vaillancourt, Martina Zadra.
Collaborateurs spéciaux: -------- Donald Pharand, Gilles Lebreton, ---------- Roland H. Aubé.
Imprimé par SUDBURY PRINT and Lithographing Ltd. — 674-8063

LES DÉBATS AU C.M.R. DE ST. JEAN

La dualité franco-anglaise au Canada renforce le sentiment national



GUY FILION de la négative, qui se classa parmi l'un des premiers au débat de C.M.R. Guy remplaçait Laurier Trahan.



LA PREMIÈRE ÉQUIPE DE DÉBAT déléguée pour représenter l'U.L. au Collège Militaire Royal de St-Jean, à St-Jean, P. Qué. De gauche à droite on reconnait Eric Larivière (négative) Laurier Trahan, (négative), Claude Demers (affirmative), et Jacques de Courville Nicol (affirmative). Le docteur J. E. Havel, qui n'apparait malheureusement pas sur cette photo, fut un des juges des débats en plus d'être conseiller très important de l'équipe. Seul M. Trahan fut indisposé à la dernière minute, et fut remplacé par Guy Filion dont la photo nous apparait tout près.

GUY FILION: NÉGATIVE

Le communiqué que nous a fait parvenir les autorités du débat fait mention d'un sentiment pan-Canadien. Messieurs, le sentiment national du point de vue du Canada, ce n'est rien!

Oui, nous disons que le sentiment national canadien est inexistant pour la simple raison que le Canada n'est pas une nation. Véritablement, au Canada, il y a deux nations: la nation anglaise, et la nation française.

Il existe cependant une identité canadienne, quelques liens quasi-forcés, lesquels sont censés unir tous les habitants du pays. Ces liens, pour diverses raisons que j'expliciterai plus tard sont en voie d'effritement.

Vous allez peut-être me demander ce qu'est une nation? Je vous le dis volontiers. Il y a deux théories de la nation: la théorie allemande qu'a défendu mon cher collègue, et la théorie française, plus précisément celle de Renan. Cette dernière, dite subjective, se caractérise par un plébiscite quotidien de l'individu. C'est-à-dire que l'individu choisit chaque jour sa destinée nationale. Mais en quoi consiste cette destinée nationale?

La question de la race et de la langue, de l'unité culturelle, en ce qui concerne le plébiscite, peut entrer en ligne de compte. Mais il faut dire que ce plébiscite peut être fait à n'importe quel régime politique ou social. Néanmoins, pour qu'un pays soit considéré comme une nation, il faut que chaque membre adhère à un même régime politique. Ici, au Canada, les habitants du pays font leur plébiscite à ce qui les touchent le plus au coeur, c'est-à-dire à la communauté culturelle française ou anglaise.

Toutefois, nous disons qu'il existe quand même une identité canadienne, c'est-à-dire un ou des liens qui englobent tous les habitants du pays. Ces liens existent sous trois aspects: économique, géographique et politique. Economiquement, nous sommes tous sujets à l'économie canadienne en autant qu'elle est existante. Géographiquement, nous vivons tous dans le même cadre géographique. Politiquement, nous sommes unis par notre constitution qui est formée non seulement de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, mais aussi des nombreux statuts parlementaires, des coutumes, des pouvoirs du gouvernement, des déclarations et des documents historiques, ainsi que des décisions judiciaires. Il faut dire aussi que nous subissons tous le même régime militaire. Voilà donc la situation canadienne. Une identité pour tout le pays et deux sentiments nationaux!

Cependant, certaines gens peuvent nous demander: qu'est-ce qu'il y a de mal avec une identité canadienne et deux sentiments nationaux? Eh bien nous disons que c'est précisément là où réside la plaie canadienne et inguérissable! Il n'est pas naturel pour l'homme de partager son plébiscite à la nation et son identité en tant que citoyen d'un pays!

Et c'est ainsi que, voulant concilier les deux, les troubles furent semés au Canada. Prenons comme exemples le règlement 17 qui dérouta la minorité française en Ontario des années 1913 à 1927, l'Affaire Riel qui mettait aux prises les minorités métis et le gouvernement provincial du Manitoba, le règlement Laurier-Greenway qui ridiculisait les minorités françaises au Manitoba. Et combien d'autres! N'avons-nous pas ici, messieurs, des tentatives d'unification et du sentiment national, et de l'identité canadienne? Ces tentatives sont des attentats à l'identité canadienne en ce sens que celle-ci reconnait les minorités. Remarquez bien que nous ne critiquons point les intentions et les gestes de ceux qui furent les auteurs de ces attentats à l'identité canadienne. Au contraire, nous disons que ces actions furent posées honnêtement, car la situation dans laquelle les membres du Canada se trouvent est illogique. Il est purement naturel qu'une majorité veuille assimiler une minorité afin de créer une unité raciale et culturelle qui coincide avec l'identité du pays.

Un autre exemple est bien la situation scolaire en Ontario. On vous accorde des écoles primaires françaises, ainsi que des universités françaises (excusez-moi, je veux dire bilingues!). Mais au niveau secondaire, il n'existe que de l'Anglais, sauf pour quelques collèges classiques. Situation bizarre, et injuste, n'est-ce pas?

Il est vrai cependant que malgré tous les gestes antérieurs portés à l'identité canadienne, elle a survécu. Mais survivra-t-elle éternellement? L'avenir n'est pa très prometteur . . .

Comme nous le savons tous, M. Lesage et son gouvernement a mis fin au fédéralisme coopératif qui unifiait de plus en plus le Canada. Même avant lui, il existait entre la Belle Province et le Gouvernement fédéral une certaine antipathie. Un exemple concret est bien le refus, de la part du Québec, d'adhérer au programme d'Ottawa au sujet des données fiscales — c'est-à-dire l'impôt sur les particuliers, celui sur les sociétés corporatives ainsi que celui sur la succession. Le Québec lève ses propres impôts dans ces domaines.

Combien de Québecois, et je dirais même de francophones vivants au Canada ne respectent plus l'identité canadienne et se tournent vers le séparatisme — n'importe sa forme!. Et pour ce qui est des anglophones, combien d'entre eux préferrent l'identité britannique, c'est-à-dire l'appartenance au Commonwealth, plutôt que de se dire Canadiens-anglais d'abord. Il faut dire qu'il y a encore un bon nombre d'entre eux qui optent pour le continentalisme, le rattachement du Canada aux Etats-Unis. Et ce qui plus est, quelques-uns préferreraient un séparatisme anglais sous la forme du Québec hors du Canada et celui-ci totalement anglais.

Alors, messieurs, qu'est-il advenu de l'identité canadienne? Elle est dangeureusement menacée, n'est-ce pas? Je dirais même qu'il est fort possible qu'elle s'éffrite d'ici peu. Jamais depuis les derniers cent ans est-ce que les opinions furent aussi divergeante. On tend à favoriser de beaucoup le sentiment de la nation, de la race, au dépend de l'identité canadienne . . .

Voilà, les résidents aux Canada font leurs plébiscites quotidiens à une des deux nations plutôt qu'à l'identité canadienne. Cette identité est présentement gravement menacée par les différentes formes de réactions. Qu'en adviendre-t-il de la présente situation? L'avenir le démontrera bien . . . Mai croyez-vous qu'un jour, le Canada aura son propre sentiment national? ? ?

STARK: ENGLISH FED UP or ENGLISH FED UP WITH STARK

Monsieur l'éditeur,

Lors d'une des dernières éditions du Lambda anglais une lettre de Jim Stark fut publiée dans laquelle Mr. Stark "was speaking simply as an informed student of Laurentian and not as President of S.G.A." Ce n'est pas mon intention ici de discuter la position de Mr. Stark, mais j'aimerais apporter quelques précisions.

D'abord, j'aimerais dire à M. Stark que s'il veut attaquer personnellement un individu, qu'il le fasse, mais qu'il ne se cache pas derrière des généralités qui sont sans fondements: insinuer que Eric Larivière, Ted Beauparlant et Rose-Marie Kingsley avaient un "French Complex" me semble totalement injuste. De plus, Jim Stark, accuse l'Editeur du Lambda français de remettre toujours en question le fait français et de faire des manchettes en se servant de faits insignifiants; je me demande sincèrement si la lettre de M. Stark ne répond pas également à cette définition? Aucun journal qui se respecte ne place sur la première page de son édition une lettre écrite par un individu, à l'éditeur. A moins que . . .

Enfin, je regrette surtout le fait que Jim Stark n'ait pas eu le courage de s'adresser directement aux personnes qu'il voulait attaquer, et de plus, j'aurais aimé avoir plus de faits précis et moins de généralités: car tout homme sincère et convaincu ne doit pas avoir peur d'exprimer clairement et précisément ses opinions. Les accusations de M. Stark semblaient être dirigées à "quiconque" de la section française aurait voulu les endosser. Et ça . . . ce n'est pas honnête!

Bien à vous,
André Lafond.

N.B. — Je parle ici en tant qu'étudiant, et non pas en tant que Président de l'Université de Sudbury.

Note de l'éditeur: Le temps est venu de cesser de porter un tas d'accusations générales contre tout un groupe . . . et le temps est surtout venu pour ceux qui désirent porter certaines accusations d'avoir le courage de les porter à tel ou tel individu, et non pas de les lancer en l'air de façon à ce qu'elles reflètent sur tout un groupe!

JACQUES DE COURVILLE NICOL: AFFIRMATIVE

1 — **Sir Wilfrid Laurier,**, ancien Premier Ministre du Canada, écrivait dans ses mémoires, à l'encontre de ceux qui ne croient pas qu'il puisse exister de véritables "Canadiens" avec un sentiment et une identité propre: "Je pleure dans ma solitude, étant devenu ni Français, ni Anglais, mais bien "Canadien". Mais qu'est-ce donc que d'être "Canadien"?

'3 — **L'Opposition nous dira:** qu'un véritable "Canadien" ça n'existe pas, puisqu'il n'existe pas de nation canadienne, qu'il n'existe pas d'unité canadienne qu'il n'existe pas d'identité canadienne, et qu'il n'existe pas de sentiment national canadien.

3 — **Mais l'opposition se trompera:** car si Sir Wilfrid Laurier se sentait Canadien avant tout, il n'était pas le seul à se sentir ainsi, et l'est encore moins aujourd'hui. Laurier avait subi la transformation qu'avait exigée de lui la dualité franco-anglaise. Il s'était élevé au-dessus de cette dernière, par l'entremise de celle-ci, et s'était trouvé tout à coup non plus Canadien né d'une mère anglaise et d'un père français bilingue, catholique, ontarien, fédéraliste, etc . . . mais bien tout simplement "Canadien" . . . cette découverte lui avait valu malheureusement l'isolation et la solitude. Mais en 1966, les temps ont changé, on peut demeurer de nationalité française ou anglaise, et de langue française, ou anglaise, et de culture française *ou anglaise, tout en demeurant* d'abord *canadien*. Le bi-nationalisme, bi-linguisme, et bi-culturalisme n'est pas incompatible avec le Canadianisme . . . et voici pourquoi:

4 — **On est Canadien d'abord:** francophone et anglophone ensuite, même si on ne semble pas s'en rendre compte, et même si par fierté nationale on n'ose pas l'admettre. Toutefois, je souligne ici que d'être Canadien ça ne veut pas dire être anglophone ou francophone . . . être Canadien ça veut dire s'identifier à plusieurs élements communs à tout Canadien, ça veut dire posséder une identité Canadienne!

5 — **IDENTITE VS DUALITE:** Mais alors, comment peut-on penser à une identité Canadienne — à une unité canadienne — alors qu'il existe un sentiment croissant de dualité franco-anglaise actuellement?

Et bien permettez-moi d'affirmer à ce point que la dualité franco-anglaise n'existe qu'à un seul niveau, le niveau national, lequel est divisé en trois grandes catégories bien connues: 2 nations, 2 langues, 2 cultures. Ces dernières étant incompatibles, il ne peut y avoir de fusion ou d'amalgamation à ces niveaux. C'est donc dire qu'aux niveaux de la nation, de la langue et de la culture, il n'est pas question de fusion, ou encore d'ingérer l'une dans l'autre, ces 3 éléments doivent demeurer distincts et indépendants les uns des autres, et pour les francophones, et pour les anglophones. Mais alors vous allez me dire il n'y a pas de chance pour l'unité canadienne, qu'il ne peut y avoir d'identité canadienne puisque les bases mêmes de notre société sont inamalgamables. Et bien, si l'on demeurait au niveau de la nation vous auriez raison; toutefois, l'idée d'un système politique unificateur tel qu'il en existe en U.R.S.S., aux Etats-Unis, en Suisse, etc. . . .

6 — **Gabriel Almond:** un célèbre politicologue américain, confirmait ceci lorsqu'il disait récemment, à ce sujet, que: "l'idée de la souveraineté nationale était depuis longtemps dépassé et remplacée par l'idée du système politique dans les pays multi-culturels et multinationaux. Il ajoutait: le système politique a pour but de se substituer aux fonctions opérées par la Nation, mais dans un cadre plus large qui tend à désservir un plus grand nombre". C'est donc dire que la dualité franco-anglaise au niveau national ne peut faire de tort à l'unité canadienne tant que le peuple canadien continue à endosser le même système politique unificateur. Et que même, bien au contraire, la dualité ou la compétition entre nos deux nations est pour le plus grand bien et pour le plus grand développement de l'Etat . . .

7 — **Bruce Hutchison** dans son essai intitulé "The Canadian Personality" encourageait ce sentiment de diversité: "We Canadians worry too much about our diversity. For it is an illusion, very common with us, to imagine that a nation grows strong by uniformity. Why, in the basic and most essential unit of mankind in the family itself, diversity is the surest sign of strength and talent, the best guarantee of unity."

8 — **Le sentiment national et l'identité canadienne existent!** L'opposition protesteura que si la diversité ou la dualité est le signe le plus certain de la force et la garantie la plus certaine de l'unité, que cela ne veut pas dire qu'il existe un sentiment national canadien ou pour autant une identité canadienne qui puisse être renforcée par cette dualité dont on parle. Et de plus, l'opposition ira jusqu'à dire qu'il n'existe pas d'identité canadienne ou de sentiment national canadien, et alors nous demandera comment la dualité franco-anglaise peut-elle renforcir quelque chose qui n'existe même pas.

9 — **Le sentiment bi-national:** Mais alors l'opposition oubliera que le sentiment national canadien existe en ce qu'il a la particularité et l'originalité d'être unique en son genre, c'est-à-dire d'être bi-national. Ce sentiment est formulé par:

— 2 nations: canadienne-française et canadienne-anglaise
— 2 âmes: gauloise et anglo-saxonne
— 2 façons de penser: humanités et affaires
— 2 génies: français et anglais
— 2 langues: francophone et anglophone
— 2 cultures: française et anglaise (américaine)

soit un sentiment national a caractère particulier bi-national, bilingue et bi-culturel.

10 — **John Humphrey,** directeur de la division des droits de l'homme aux Nations-Unies, et maintenant professeur de Droit international et de Sciences politiques à l'Université McGill avait ceci à dire au sujet de cette dualité particulière au niveau de notre sentiment bi-national: "This brings me to what I really want to say in my capacity as a Canadian: and it is appropriate that this part of my speech should be in English, because what I am going to say will be mainly directed towards my English-speaking compatriots. Looking at Canada in the unique perspective which it has been my privilege to do, I am convinced that our greatest cultural and political — and I underline political-heritage and advantage is our bi-cultural and bi-racial tradition. It is mainly this tradition this great fact in our national like, which distinguishes us from the other nearly 200 million people inhabitating this continent north of the Rio Grande. Our destiny on this continent, our identity as a distinct people, our national survival largely depends on whether we can foster and develop this distinction. Indeed, we must foster it or disapear." Et il ajouta avec autant de force et de conviction: "So I say this — not as a Quebeker because I am a Maritimer — that the claims of French Canada for greater recognition of the French fact in Canada are not only just and reasonable, their realization is in the interest of English Canada. It is therefore wrong to speak of such recognition as a concession to Quebec; it is the condition of our national survival. Let me make myself even clearer. If there were no Quebec, if there were no French fact in Canada, I think that the future of Canada as an independent country on this continent might be a short one."

11 — **L'Identité Canadienne:** Puis, pour ce qui en est de l'identité canadienne proprement dire, l'opposition oubliera aussi que cette "identité provient de multiples éléments complexes qui sont propres à tous les Canadiens sans tenir compte de l'opposition ou de la dualité qui existe entre Canadien-français et Canadiens-anglais. Par exemple:

— une **géographie:** un sol canadien pour abriter et francophones et anglophones.
— un **gouvernement fédéral:** pour pourvoir aux besoins d'un peuple multi-national, multi-lingue et multi-culturel.
— un **réseau de diffusion canadienne:** dont Radio-Canada pour les francophones et CBC pour les anglophones.
— un **système de communication unificateur:** Air Canada pour francophones et anglophones; un système de chemin de fer Canadien; dont le Canadien National et le Canadien Pacific; etc. . . .
— un **système de finance:** non pas un dollar "francophone" ou un dollar "anglophone" mais bien un dollar canadien.
— une **force armée:** non pas anglaise ou française mais canadienne.
— un **Bi-Bi-Bi Canadien:** Et puis nous avons l'avantage commun d'avoir un pays où tous et chacun — s'ils avaient assez d'intelligence et s'ils s'en donnaient la peine — pourraient profiter de l'existence du bi-nationalisme, du bi-culturalisme et du bilinguisme, pour s'améliorer et se parfaire sans pour autant abandonner leur langue et leur culture maternelles.

Main enfin, il y a bien d'autres éléments qui composent notre identité canadienne, et les derniers n'en étaient que quelques-uns des principaux, qui reflètent justement notre dualité franco-anglaise, laquelle a rendu possible notre identité proprement canadienne.

Donc grâce à ce sentiment bi-lingue, bi-culturel et bi-national, à cette identité canadienne unique et doublement forte, de par la dualité franco-anglaise qui l'a créée, qui lui a donnée sa substance et qui lui a méritée son originalité, le peuple canadien jouit aujourd'hui d'une personnalité plus forte, plus originale, et plus autonome.

Ceci dit, je soutiens que ce Bi-Bi-Bi, que cette dualité entre francophones et anglophones aux niveaux national, linguistique et culturel, non seulement enrichissent notre personnalité Canadienne d'un caractère unique et très original, mais qu'en plus, ils renforcent considérablement notre sentiment bi-national et consolident les divers éléments de notre identité canadienne.

ERIC LARIVIÈRE: NÉGATIVE

Avant de discuter de cette question, ou de tenter d'y répondre, il est essentiel d'en préciser les termes. Qu'entendons-nous par sentiment national? Il s'agit d'un sentiment d'appartenance à une nation, une nation qui serait la nation Canadienne.

Deux théories, en sciences politiques, veulent aujourd'hui définir une nation. L'une, la théorie subjective, dont mon partenaire se servira fonde la nation sur un plébiscite quotidien. Je construis mon exposé à partir de l'autre théorie, dite objective, la théorie allemande, qui définit une nation comme étant un groupe d'hommes liés, solidarisés par la race, la religion, la langue et le lieu de naissance, quatre points qu'ils doivent avoir en commun. L'un de ces points seulement est de nature géographique; les autres sont des faits culturels.

Et un sentiment national Canadien demande que tout Canadien né en sol Canadien puisse s'indentifier à un groupe ethnique qui parlerait une même langue et qui participerait à une même religion.

On nous demande si la dualité franco-anglaise au Canada renforce un tel sentiment. On devrait plutôt nous demander si notre dualité favorise la formation d'un sentiment national, car il n'y a pas de tel sentiment au Canada.

Considérons brièvement la situation Canadienne. Quelles sont nos structures? Nous vivons dans un grand pays formé de dix provinces, dont neuf anglaises et une française: le Québec. Depuis plusieurs siècles deux groupes différents, aver leur langue propre et leur culture propre y vivent côte à côte. Les Canadiens Anglais sont demeurés Anglais et les Canadiens Français sont demeurés Français. Et on demande à ces deux groupes d'oublier leurs appartenances culturelles et ethniques respectives, on leur demande de s'unir dans un mode de vie commun, d'oublier qu'ils ne parlent pas la même langue, et de se découvrir des aspirations communes, de façon à ce qu'on puisse créer un prototype et dire: Voilà un Canadien!

Car le prototype, l'homme typique, est une des manifestations de la nation. Nos voisins, les Américains, peuple aussi jeune que le nôtre, ont su se former un sentiment national. Ils y sont arrivés par le procédé du melting pot que n'est rien autre qu'un procédé d'assimilation, ou, si l'on insiste, d'inter-assimilation. Ils se sont formés un prototype, l'Américain typique, ils ont même développé une langue nationale, de façon que l'on commence à dire: Traduit en Américain, pour distinguer de l'Anglais qui n'est plus la même langue.

On ne peut pas dans le même sens parler d'un Canadien. Il faut dire Canadien Français ou Canadien Anglais. Il n'y a pas de langue Canadienne, mais bien une langue Anglo-Canadienne et une langue Canadienne-Française. Et il n'est évidemment pas question ici d'un melting pot, quoique les tentatives d'assimilation aient été assez fréquentes au cours de notre histoire. On se rappelle l'affair Laurier-Greenway, on connait la politique d'assimilation de Lord Durham, on se souvient de l'affaire Riel, et le règlement 17 est encore frais dans certaines mémoires. Ces mesures ont montré qu'il n'est pas question d'assimilation. Et les statistiques actuelles nous montrent que, même où les cadres n'ont pas favorisé les deux groupes, le groupe minoritaire non protégé a survécu, le plus considérable étant sans doute la minorité française en Ontario.

(Cont. page 10)

UN SYSTÈME DE TRADUCTION SIMULTANÉE COMME PROJET DE CENTENAIRE À LA LAURENTIENNE

Deux étudiants de l'Université Laurentienne, Claude Demers et Terry Cook ont proposé lors d'une réunion des comités exécutifs du Lambda (journal de l'Université) de faire installer un système de traduction simultanée à l'Université Laurentienne à l'occasion de l'année du centenaire.

Ce système de traduction servirait d'abord au conseil de l'A.G.E. (Association Générale des Etudiants) pour toutes leurs réunions. La proposition a plu aux étudiants de langue française parce qu'un tel système permettrait à leurs représentants sur le conseil de s'exprimer dans leur langue tout en étant assuré d'être compris par leurs confrères de langue anglaise. Présentement, la majorité des membres de l'A.G.E. sont d'expression anglaise et plusieurs parmi eux ne comprennent pas un mot de français. Lorsqu'un étudiant d'expression française veut s'exprimer en français, il lui faut un interprète. De cette façon là, les assemblées durent deux fois plus longtemps, et les idées émises risquent d'être mal interprétées ou mal comprises.

Les étudiants de la section anglaise semblent également épatés par cette idée parce qu'ils trouvent que c'est un moyen pratique de résoudre le problème de communication entre Français et Anglais au niveau administratif. Ils seraient eux aussi assurés d'être bien compris! ! !

Le système de traduction pourrait également servir aux réunions du Sénat et même être à la disposition de ceux qui veulent faire une réunion dans les deux langues. Ce projet étant au service de tous, l'A.G.E. pourrait demander des octrois de l'administration. L'installation du système coûterait de $500 à $1,000, dépendant du nombre d'unités qu'on voudrait avoir.

La majorité des étudiants qui sont au courant de l'affaire espèrent que ce projet se réalisera: tous désirent en arriver à une meilleure entente entre les deux sections de l'Université. Ce système de traduction simultanée serait le premier à être installé dans une université canadienne. La réalisation du projet assurerait que les efforts des étudiants qui veulent former un groupe plus uni à l'intérieur de l'Université ne soient pas en vain. Si les autorités acceptent le projet proposé par les étudiants et le soutiennent financièrement, ça voudra dire qu'elles travaillent conjointement et sérieusement avec les étudiants pour conserver et améliorer le bilinguisme et l'unité à l'Université.

Ce projet n'a pas encore été officiellement présenté au Conseil des Etudiants, ni à l'administration de la Laurentienne, mais l'idée est acceptée en principe avec enthousiasme par la majorité des universitaires. Que le projet se réalise ou non dépendra en grande partie du nouveau conseil de l'A.G.E. et de la bonne volonté de l'administration de notre Université. Espérons que Conseil et Administration travailleront de pair dans ce projet pour relever le niveau d'échange et de compréhension entre Français et Anglais qui déjà souffre beaucoup trop!

Lionel Bonin

ERIC LARIVIERE: NÉGATIVE

(Cont. de page 9)

Il y a quelques années, il y avait trois groupes importants au Canada: les Canadiens Français, c'est-à-dire le Québec et les minorités Françaises, les Continentalistes et les Canadiens Canadiens. Le Québec Français ne s'est jamais identifié à un Canada confédéré et il a toujours été conscient de son identité culturelle distincte, quoique ce Québec ait depuis longtemps joui d'un sentiment national, d'un sentiment d'appartenance à la nation Québecoise. J'entends par Continentalistes ces gens qui aspirent à une unité continentale, à une union avec les Etats-Unis. Et j'appelle Canadiens Canadiens ce groupe considérable de Canadiens Anglais qui ont longtemps eu l'illusion d'une nation Canadienne et d'un sentiment national Canadien. Le problème de la dualité ne s'étant jamais posé à eux, ces gens ont longtemps pensé en termes Canada.

Mais, dans les quelques récentes années, un mot s'est introduit dans le langage de tous les jours: SEPARATISME. Le Québec réclamait son indépendence. Il y a eu des discussions, des mouvements extrémistes, une F.L.Q. avec ses bombes. Et le tout a résulté dans une commission royale d'enquête, la commission du B & B: bilinguisme et biculturalisme.

Qu'est-ce que tout celà a donné? Le bruit qu'a fait le Québec et la commission royale a nécessairement atteint toutes les oreilles *Canadiennes, et a obligé tout Canadien de prendre conscience de* notre dualité nationale. Les Continentalistes sont demeurés Continentalistes. Le Canada Français s'est solidarisé et s'est isolé un peu plus. Mais le grand changement s'est opéré chez ceux que j'ai appelés les Canadiens Canadiens. Ces Canadiens Anglais qui croyaient appartenir à une nation Canadienne ont été forcés de prendre conscience de leur identité culturelle, de leur appartenance au groupe Canadien Anglais. On parle encore en termes de Canada, mais on pense Canada Anglais, de telle sorte qu'on se sent à tout moment obligé de mentionner le Québec, avec une mesure de réserve.

Donc, là où il y avait un Canada et un Canada Français, il y a maintenant un Canada Anglais et un Canada Français. Là où l'on a eu le sentiment d'une identité nationale d'un côté et une appartenance culturelle de l'autre, on a maintenant deux identités culturelles conscientes.

Messieurs, il me semble évident que, lorsque la dualité ethnique du Canada a commencé à prendre de l'importance, nous avons commencé à nous éloigner de tout sentiment national, et nous nous en éloignons encore. Nous en sommes plus loin que jamais.

Regardons la politique du gouvernement Lesage: le Québec s'est retiré du fédéralisme coopératif; considérons la reprise des impôts. Pensons à la représentation diplomatique Québécoise à New York, à Londres, à Milan. Même le monde étudiant s'est divisé, ce monde où l'on trouve aujourd'hui les mouvements de demain. L'U.G.E.Q. est née, retirant ainsi les universités Québécoises de l'UCE, l'organisation nationale.

On demande plus fortement que jamais des cadres français en Ontario, pour protéger la langue française, alors qu'au Québec on a déjà dépassé ce niveau de la langue, et qu'on y veut une expression totale de la culture: on y veut vivre en Français.

On pourra argumenter qu'il fallait ce brouhaha, cette prise de conscience pour découvrir des solutions, pour arriver à des compromis. Je suis prêt à admettre que les compromis favoriseront la coopération et l'entente, peut-être même l'harmonie entre français et Anglais. Je l'espère. Mais les quelques siècles d'histoire que nous avons derrière nous doivent nous prouver qu'il n'est pas question de compromis en matière de culture, de langue et d'appartenance.

Et un sentiment national est précisément un sentiment d'appartenance à une culture. Un sentiment national exige par définition l'unité. Et au Canada, il y a dualité — dualité de cultures, dualité de langue. Et je ne peux franchement pas voir comment la dualité peut favoriser l'unité.

Y aura-t-il un jour un sentiment national Canadien? Peut-être. Mais il faudra auparavant qu'il y ait une seule nation Canadienne, et pour celà il faudra que disparaisse notre dualité de culture.

CLAUDE DEMERS: AFFIRMATIVE

Je vous exposerai d'abord en quoi consiste cette dualité franco-anglaise; je procéderai ensuite à vous démontrer l'existence d'une identité nationale canadienne, pour en arriver à vous faire reconnaître à l'aide de deux facteurs prédominants que cette dite dualité renforce notre sentiment national.

Le Canadien français s'identifie par sa langue, sa littérature, par sa tradition, par sa façon de penser, de voir les choses, et même sa façon de boire, et de faire l'amour . . .

De son côté, le Canadien d'expression anglaise savoure toujours ses petits plats, maintient toujours sa mentalité, produit sa propre littérature et conserve aussi sa langue et sa culture.

Au Canada, il nous est impossible de nier qu'il existe une dualité franco-anglaise. Mais si Canadiens-français et Canadiens-anglais diffèrent sous tant d'aspects, à quel niveau retrouvons-nous notre identité nationale? Au niveau géographique d'abord: nous occupons cette même bande de terre qui s'étale: "Ad mari usque ad mare." Une constitution, du nom de "l'Acte Britannique de l'Amérique du Nord" nous unit depuis 1867 sous un même gouvernement. Nour partageons la même économie; nous comptons plus ou moins sur la même armée pour nous défendre; nous comparaissons en cour criminelle sous les mêmes autorités. Nous sommes tous membres de cette même civilisation occidentale, et nous pouvons nous vanter tous deux d'être des races fondatrices.

Reste à prouver que nos différences notre dualité renforce notre sentiment d'appartenance pan-canadien.

Je m'y livre, premièrement, en vous démontrant que cette distinction franco-anglaise crée un sentiment d'émulation favorable au développement de l'une et de l'autre de ces dualités, développement qui influe par suite sur le plan national. Et deuxièmement, en vous prouvant que la diversité de nos deux entités, puisqu'elles se complètent, renforce l'identité nationale.

Considérons ma première donnée dans le domaine de l'éducation. La faculté d'Administration de l'Université de Sherbrooke annonce l'inauguration en septembre 1966, d'un programme de maîtrise en Administration. Je vous fait part des intentions de l'Université de Sherbrooke pour instituer un tel programme, et je les lis du communiqué de presse qu'elle nous faisait parvenir le 10 mars dernier: "Le nouveau programme, visant à la formation d'une élite professionnelle sera le premier équivalent français au Québec, du "Master in Business Administration" tel qu'enseigné dans certaines autres provinces du Canada."

Voilà pourquoi je dis que la compétition et l'émulation favorisent le sentiment national. Le Québec aura, en septembre 1966, son équivalent français du "Master in Business Administration". Le Québec formera à son tour des administrateurs français qui enrichiront le Canada de leur savoir et de leur compétence. Si tout le Canada eut été anglais, (le Québec inclu) la Belle Province aurait-elle fondé cette école qui s'avère depuis longtemps un nécessité au sein de la nation Canadienne. Le Canada saura prendre son économie en main plus rapidement, justement à cause de cette dualité.

Encore au niveau national; j'additionne les actifs de quelques entreprises financières canadiennes françaises, et je vous cite les principales:

1) La fédération des Caisses Populaires Canadiennes-françaises de l'Ontario.
2) La fédération des Unions Régionales des Caisses Populaires *Desjardins au Québec.*
3) Les Caisses Régionales du Nippissing Sudbury Ltée.
4) L'assurance-vie Desjardins.

J'en viens alors à un total de $1,203,351,490.00. Je ne mentionne pas ici nombre de petites associations semblables et j'omet de vous présenter les actifs des grosses entreprises Canadiennes-françaises, tel que la Compagnie Union du Canada, celle des Desmarais de Sudbury, des Campeau d'Ottawa, des Simard de Sorel et de Berthier, des Dessiers de Québec et bien d'autres encore.

C'est donc dire qu'à l'exemple de ces deux cordonniers de Joliette qui sont les fondateurs de l'Union du Canada, nos Canadiens français se sont levés du matelas pour y fouiller et en sortir le vieux chausson de laine et contribuer ainsi à l'économie nationale. Eux aussi veulent goûter aux délices de l'argent. Ces Canadiens-français ont été poussés par le monopole de la finance anglaise, à produire eux-mêmes, à devenir des éléments essentiels de l'accroissement de l'économie de la finance canadienne.

Pour illustrer maintenant mon deuxième énoncé, M. Peter Cresunka (un ingénieur Ontarien) écrivait dans le Devoir du 11 mars 1966, les quelques phrases qui suivent:

"Il n'existe pas encore de culture, croyance ou civilisation qui soit assez parfaite et complète pour être en droit d'exiger qu'on s'y conforme complètement. La valeur d'une culture ne repose pas simplement sur des considérations numériques ni sur des facteurs économiques et politiques; elle s'appuie sur son principe fondamental et sur rien d'autre. On a besoin les uns des autres à cause de nos différences qui reflètent des imperfections dans nos connaissances et notre expérience."

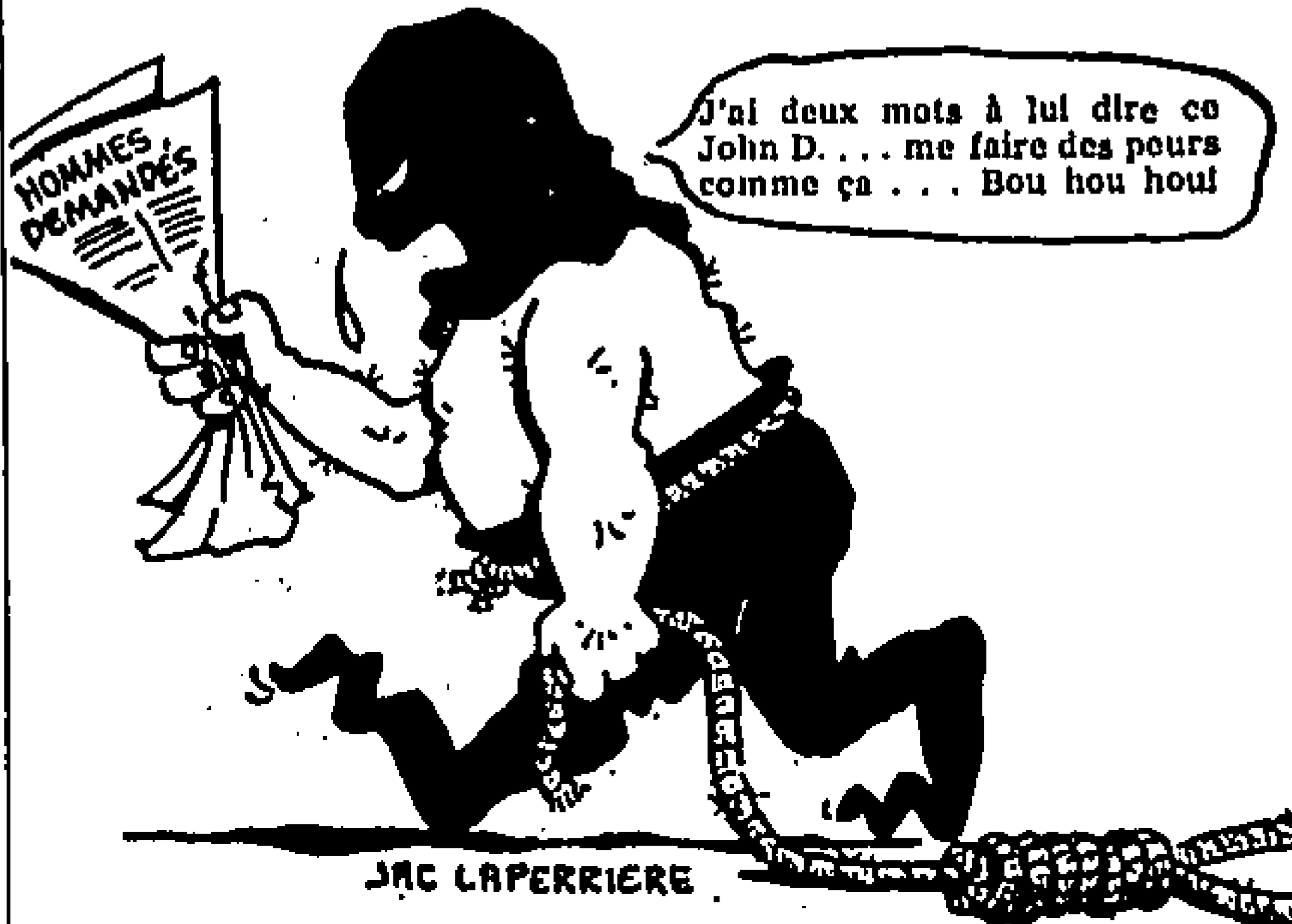
En effet, la diversité de nos deux entités puisqu'elles se complètent, renforce notre identité nationale.

Etudions un autre exemple dans le domaine économique, qui prouve cette thèse.

De position stratégique, le Québec domine la route de l'Océan Atlantique. Ses dépots miniers, ses forêts, ses terres, ses forces hydro-électriques, demeurent autant d'atouts en sa faveur. Le St-Laurent, ses ports, ses canaux, voilà des richesses vraiment imposantes. Son Montréal est une métropole, un centre industriel, mais il est aussi et surtout cosmopolite; c'est-à-dire que c'est un centre où se fait sentir l'influence étrangère: entre autre l'influence économique du capital anglais. Toronto par opposition, est la ville des hommes d'affaires, le centre financier canadien. Québec demeure industriel, en bonne partie à cause de l'investissement anglais. Le Québec a la vache, mais les Anglais ont le foin, et foin sans vache, comme vache sans foin . . . L'Histoire est la même. Le Canada français et anglais se complètent, je l'ai prouvé au point de vue économique, et je saurais le faire dans tous les autres domaines.

Somme toute, la dualité franco-anglaise crée un sentiment d'émulation favorable au développement des deux entités impliquées: tel, l'exemple de l'Université de Sherbrooke qui répond à l'appel de la compétition des universités anglaises en instituant tout récemment sa propre faculté d'administration industrielle pour les franco-canadiens; tels nos intitutions, nos associations et nos industriels Canadiens-français, qui ont tous par leur esprit de compétition rehaussé le niveau de vie au Canada.

Ainsi, la dualité entre les nations canadienne-française et canadienne-anglaise, favorise la compétition et l'échange, stimule l'esprit d'amélioration, et renforce le sentiment national dans notre pays.



CONCOURS DE NOUVELLES HISTORIQUES...$

A l'occasion des fêtes de la Confédération, Châtelaine lance un Concours de Nouvelles Historiques. Ces nouvelles romanesques inédites doivent évoquer la vie quotidienne et le cadre qui furent ceux de nos ancêtres. L'action peut se situer dans n'importe quelle région du Canada. La période historique s'étendra de la découverte du pays par Jacques Cartier en 1534, jusqu'à la Confédération qui unit les provinces en 1867. Le grand Prix est de $1,000, le second prix est de $800, et le troisième prix est de $600.

Les conditions du concours sont les suivantes:

1. Le texte rédigé en français devra avoir de 4,000 à 5,000 mots (environ 15 feuillets de 11" x 8½", double interligne.
2. Le texte devra être tapé à la machine. Une seule copie suffit.
3. Afin de conserver son anonymat, l'auteur signera son texte d'un pseudonyme. Il joindra à son envoi une enveloppe scellée renfermant ses nom et adresse. Sur l'enveloppe elle-même, il inscrira son nom de plume.
4. Les textes devront être adressés à: Concours de nouvelles historiques, la revue Châtelaine, 2055, rue Peel, Montréal 2.
5. Aucun envoi ne sera accepté après le 1er septembre 1966.
6. Les trois nouvelles primées, dont les premiers droits de reproduction appartiendront à Châtelaine, paraîtront dans les livraisons des mois de janvier, février, et mars 1967.
7. Ce concours est ouvert à tous les Canadiens et les Canadiennes, écrivains profesionnels ou non. Les membres du personnel des Editions Maclean-Hunter et leur famille ne peuvent s'inscrire.

Cinq de nos meilleurs écrivains seront membres du jury et couronneront les manuscrits: Germaine Guèvremont, Anne Hébert, Gertrude LeMoyne, Alec Pelletier et Gabrielle Roy.

À L'AIDE!

Votre A.G.E. a besoin de chefs pour les comités suivants:

- — le comitées des affaires sociales
- — le comité culturel français
- — le comité culturel anglais
- — le comité du Lambda français
- — le comité du Lambda anglais
- — le comité des services pour les étudiants
- — le comité du Laurentiana
- — le comité d'ADELFNO
- — le club de photographie
- — le comité de publicité
- — le comité d'U.C.E.
- — le comité des affaires extérieures
- — le comi'é de traduction.

Les candidatures doivent être soumises par écrit et en personne à une réunion du conseil de l'A.G.E. Si vous ne vous sentez pas la capacité de prendre la charge d'un comité, vous êtes quand même priés de collaborer dans l'un ou l'autre des comités. Les problèmes seraient de beaucoup facilités si chaque comité comptait des membres français et des membres anglais.

L'ITALIEN VICTIME DE L'ANGLAIS COMME NOUS!

"VOUS NOUS AVEZ acceptés; vous nous avez compris. Nous voulons maintenant que vous, nous aimiez au Québec comme vos frères de race et de sang." Ainsi s'explique M. Franco Mandolino à l'égard des Canadiens-français québecois.

M. Mandolino, qui parle d'ailleurs un excellent français est professeur de latin à l'Institut Cardinal-Léger et n'est arrivé au pays que depuis deux ans. Lui et son épouse ne sont pas venus me donner une leçon de langue, mais me parler de leurs compratriotes qui sont au nombre de 200,000 à Montréal. En particulier de ceux qui ont *récemment immigré au rythme* d'une trentaine de mille par année.

M. Mandolini n'a-t-il pas raison de dire que nous sommes frères? Le croiriez-vous? C'est pourtant toute la vérité. M. Mandolini me l'a affirmé. L'immigrant italien se débrouillerait parfaitement avec la langue française dès son arrivée au Québec. Elle lui est connue.

Ils connaissent bien les rudiments du français pour avoir travaillé en général en France, un jour ou l'autre. Les Italiens néo-québecois sont cependant victimes de la langue anglaise même avant d'atteindre les rives du St-Laurent. Ils ne peuvent en faire une langue de travail, d'ailleurs, pas plus que des milliers de nos propres compatriotes.

Pourquoi l'hon. Pierre Laporte, ministre des Affaires municipales et culturelles du Québec demande-t-il que le français soit reconnu, ait la priorité comme langue de travail? Ce n'est pas pour des prunes.

Avant même son départ des Abruzzes, de la Calabre ou de la Sicile, le futur immigrant italien doit passer par le consulat du Canada. Il croit pouvoir s'y adresser en français et pouvoir se faire comprendre. Illusion! Le fonctionnaire d'Ottawa, fièrement cambré, ne lui parle qu'en anglais avec un brin de supériorité au coin de la lèvre. L'Italien doit alors courir les interprètes et se demande si Québec est le pays français que l'on dit.

Enfin, l'immigrant à réussi à dire "yes" puis "no" et le voilà en route pour Montréal. Il constate avec plaisir que la population parle français. Il déchante sûrement lorsqu'il se présente dans les manufactures de la rue St-Laurent, du sud au nord et dans d'autres usines à chaines d'assemblage.

On lui refuse du travail; poser une vis, toujours la même; coudre un gousset à la machine; etc, parce qu'il ne parle pas l'anglais.

Alors ne nous demandons pas pourquoi les Italiens envoient leurs *enfants dans* les écoles anglaises. La langue du travail! Ce n'est pas parce qu'ils ne vous aiment pas." s'empresse de souligner M. Mandolini.

M. Mandolini nous a exposé la situation des Italiens au Québec, mais que penser de celle des Italiens en Ontario? Et bien, si les Italiens ont des problèmes au Québec ils peuvent au moins nourrir l'espoir d'en sortir . . . en Ontario, non pas. Vous n'avez qu'à constater les impolitesses qu'on leur fait à la Laurentienne et au Sudbury Star.

Les minorités sont peut-être nuisibles au développement et à l'épanouissement de LA CULTURE anlo-saxone au Canada, mais une chose est certaine entre elles, elles se respectent et s'entraident. Il n'a jamais été dit qu'un Canadien français ait abusé d'un Canadien Italien . . . la même chose ne peut malheureusement pas se dire des anglo-saxons?

Le jour ou ces messieurs anglo-saxons auroit décidé de descendre de leur pédestal, et qu'au lieu de se penser les 'Lords' & 'Masters' de la plèbe Canadienne . . . ils décideront de considérer tous les Canadiens sur un pieds d'égalité . . . ce jour-là on pourra espérer en l'unité canadienne!: en respectant leurs origines, leurs langues, leurs particularités et leurs cultures.

"Franco-Canadiano"



. . . é pi y a toujours . . . "La revanche des berceaux!"

LA LIBERTÉ CHEZ SARTRE



Chez Sartre, l'homme apparait délaissé en face d'un en-soi qui le guette sans trève, mais dont il ne peut se passer. Prendre conscience de cette situation inéluctable, c'est devenir libre. L'homme libre est donc celui qui lutte toujours pour ne jamais se laisser prendre par la glue des choses. Sartre conçoit la liberté en elle-même comme une forme de néant. L'homme n'est libre homme que par son pouvoir de secréter du néant qui isole, de s'absenter de l'être-là, de se faire manque et donc exigence d'autre chose qui est. La liberté est un néantement qui se creuse de lui-même, et qui du même coup fait sortir dans la conscience un projet. Elle est dons un perpétuel échappement, une néantisation de l'être par où je choisis de me faire manque à l'être.

En introduisant des vides dans la contigence et dans l'indifférentiation de l'en-soi, la liberté est ce qui donne un sens et une figure à ce qui fait face à la conscience. En se retirant de l'être pour y projeter ses choix, elle y fait surgir des valeurs; elle fait un mondo de cette masse d'insignifiance foncière. Elle crée l'univers personnel qui seul est intelligible. Par ailleurs, comme la liberté ne peut s'exercer qu'en situation, en affrontant des obstacles, le pour-soi se trouve donc à prendre sa revanche sur celle qui l'a structuré, car il en conditionne l'exercise. Mais ce n'est pas là la seule tare de la libert, sartrienne qui possède une misère interne, une infirmité constitutive beaucoup plus alarmante et profonde. En effet, si je me retire de l'être et lenéantise, c'est pour aspirer de tout mon être, c'ést-a-dire de tout mon manque, à une absolue identification entre la conscience ou la liberté, et l'existence effectuée ou l'être-là. C'est-là un désir qui caractérise l'aséité ou la suffisance à soi divine. Par contre, Dieu ne peut exister, car un écart abyssal séparera toujours l'en-soi du pour-soi. Mais comme tous mes projets tendent à être Dieu, c'est dire que ma liberté et tout ce que je suis tendent à l'impossible et sont viciés par le mensonge, l'illusion et la mauvaise foi.

La liberté de Sartre fait que l'homme essaie toujours d'atteindre et de posséder une ébauche de cet Etre-Dieu, en-soi-pour-soi, impossible car il est au-délà de toute contingence et de toute existence. Car pour exister, Dieu devrait être tout ensemble conscience pure, absolue, et conscience d'un en-soi dont il se distinguerait et ne se distinguerait pas; il serait et ne serait pas, identiquement et sous le même rapport. Et pourtant, dans l'oeuvre de Sartre, le monde et la conscience sont tous deux hantés par cette image, impensable et contradictoire. Sartre a raison de dire que l'homme est condamné à être libre.

Outre cette notion absurde et contradictoire de la liberté, l'on pourrait reprocher à Sartre de faire sienne une théorie de la connaissance fautive, car le point de départ de sa pensée est dans une connaissance de l'être elle aussi contradictoire. Mais ce qui est blâmable chez Sartre, c'est cette négation de Dieu qu'il pose d'après le principe que Dieu est la plupart du temps assimilable à la notion d'un Dieu-artisan-supérieur. Mais qu'en serait-il s'il en était autrement? Sartre biffe d'un trait vingt siècles de pensée chrétienne, sans accorder à cette pensée la moindre étude, le moindre approfondissement. Cela ressemble étrangément à la mauvaise foi qu'il s'efforce de mettre en lumière pour la mieux dénoncer.

Aurélien Bouchard

CHRONIQUE DE L'ÉQUIPE

Qu'est-ce que l'Equipe? Personne n'en a reçu une réponse complète et satisfaisante, personne ne se sent capable de donner une réponse adéquate. L'Equipe, en fait, ça ne se définit pas, ça se vit . . !

L'Equipe c'est un groupe d'amis (es) en tout premier lieu. Ce fait peut se constater au caféteria, au grand salon, dans nos réunions . . . Lorsque nous sommes ensembles, nous chantons, nous pouvons discuter de tous les sujets: philosophiques, religieux, moraux, scolaires, personnels, bref, de sujets pratiques. Nous sommes des amis, personne ne peut nous le reprocher et tous peuvent se joindre à nous. Nous ne sommes pas un groupe fermé . . .

L'Equipe comprend des gens de tous les milieux et de tous les genres: politiciens, artistes, mineurs, bûcherons, et même des séparatistes. Il y a des gens dans l'Equipe qui ne peuvent se rencontrer, se sentir.

Les équipiers sont des personnalités très diverses, mais comment se fait-il que nous trouvons agréable de manger, de discuter, de rire ou de chanter ensemble? Tous les équipiers sont des personnalités très fortes. Ils se présentent en étudiant qui n'ont pas peur de s'affirmer, de s'engager et même de se compromettre pour faire valoir leurs idées. Ils ne sont pas pour autant des petites gens qui ont trouvé réponse à tout, sans problèmes et qui prétendent posséder la vérité. Nous sommes tous des chercheurs! . . . Car, dans l'Equipe il y a des chrétiens convaincus et d'autres qui le sont moins. Il y en a qui ont déjà cessé de pratiquer leur religion et qui étaient loin de faire partie des "Dames Patronesses".

Certains nous considèrent comme de gentilles brebis revenues au bercail ou comme de bons pasteurs. Mais comme tout le monde, nous sommes des chercheurs. Qui peut se vanter, chrétien ou non, de ne pas être chercheur! Ce qui fait le dénominateur commun entre nous, "équipiers", c'est cet élan, l'enthousiasme du chercheur! Tous les hommes sont de chercheurs. C'est là l'idée que nous voulons répandre.

Nous sommes fiers de l'Equipe, parce nous sommes des amis, mais aussi nous formons un noyau de vie chrétienne. Nous y posons les questions du chercheurs et les questions du chrétien. On est chrétien, ou bien on ne l'est pas, non? Pourquoi l'être? Comment l'être? Jusqu'où être chrétien? Nous ne trouvons jamais de réponses, mais nous provoquons l'éveil dans notre groupe. Nous l'animons. C'est dans ses discussions que l'Equipe trouve son esprit et revivifie ses forces. Je dois dire qu'elles sont très vives. On y entend de grands éclats de rire, des grincements de dents, on y a même vu des pleurs! Mais, toujours dans nos vraies discussions la franchise était présente. Nous en avons eu beaucoup. C'est de la dynamique de groupe que nous faisons. Ce ne sont pas des conférences froides, bien préparées à l'avance, à la Denis Tanguay ou à la Jean Lesage. Ce sont nos expériences et nos problèmes que nous nous communiquons! C'est notre ignorance dans le domaine de la foi que nous exposons!

Tout le monde est invité à être membre de l'Equipe! Mais on ne peut avancer une expérience ou un problème personnel devant un groupe où il y a des spectateurs; on a l'impression d'être tout nu. On n'entre pas dans l'Equipe pour se reculer au bout de son amarre et regarder faire les autres. Il faut tous démarrer en même temps et foncer avec la même force. Chacun retire de l'Equipe autant qu'il en met et tout le groupe en profite autant que l'apport de chacun est grand et sincère. C'est très difficile de faire de la dynamique de groupe et tout n'est pas parfait dans notre groupe. Aussi, avant chaque réunion, nous demandons l'égide du Saint-Esprit sur la réunion, quelque humble qu'elle soit.

Roch Bouchard

—SOUVENEZ-VOUS, MONSIEUR LE DIRECTEUR, il disait toujours que la lecture c'est un bon moyen pour s'évader!

LOGIQUE AMÉRICAINE

Mardi soir, Cassius Clay, le champion boxeur du monde, défendait son titre à Toronto. Le match était sensé avoir lieu à Chicago, contre un autre que le champion Canadien. Mais Cassius Clay s'est prononcé sur le Viet Nam; il n'était pas d'accord avec la politique américaine. On a donc tout simplement empêché le match.

A quelqu'un qui aurait un système de pensée à l'ancienne, la relation entre une opinion politique et un match de boxe professionnel pourrait être difficile à saisir. Et pourtant, la relation existe . . . en logique américaine.

Ce que Cassius n'est pas arrivé, à saisir, stupide boxeur qu'il est, c'est que la liberté de pensée et la liberté d'expression que l'on prêche aux Etats-Unis, et qui relève de toute une philosophie qui se veut individualiste, cette liberté d'expression ne peut certainement pas être tolérée là où la pensée individuelle diffère de la politique nationale. Clay n'a pas compris cette distinction si évidente qu'on ne l'a jamais formulée.

Et maintenant il semble bien que Cassius Clay sera envoyé au Viet Nam. Et pourquoi pas? La conscription a eu raison de Presley. Pourquoi le champion boxeur, lui, échapperait-il au service militaire? D'ailleurs, n'est-il pas tout logique que, pacifiste depuis qu'il a eu l'arrogance de prétendre qu'il avait le droit de porter le nom d'Ali ou le force d'aller guerrer contre les Viet Cong? Il est vrai que Cassius Clay contribue au trésor national plus que mille citoyens ordinaires. Il est également vrai que si l'on en fait un soldat, il deviendra parasite et puisera dans ce trésor national. Mais il est universellement connu que l'Américain ne s'intéresse aucunement à l'argent. Et aux Etats-Unis, one ne fait pas d'exceptions aux règles! N'y prêche-t-on pas la liberté absolue d'expression? Est-ce que ce n'est pas le pays de la liberté?

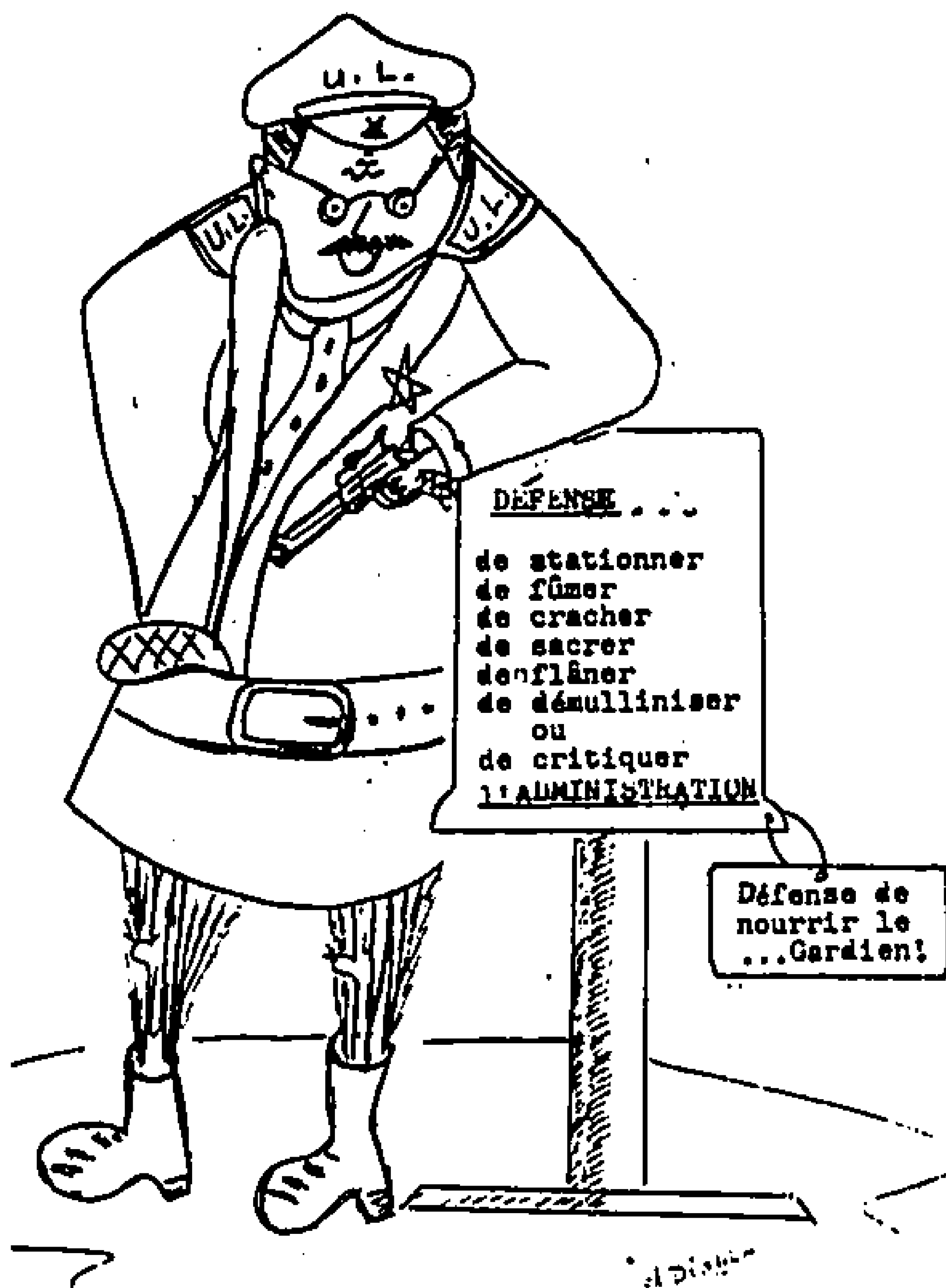
Et comment Cassius Clay pouvait-il sérieusement critiquer la politique américaine au Viet Nam? Il s'est lui-même déclaré pacifiste. Et la politique américaine en est une de paix. Du moins, on me l'a dit . . . Il est vrai qu'on fait la guerre au Viet Nam . . . Mais MacArthur a dit: "Qui veut éviter la guerre se prépare à la guerre." Il doit bien se trouver quelqu'un quelque part qui aurait dit: "Qui veut la paix fait la guerre." Moi, ça me semble logique . . . d'après le système américain de logique.

Il faut aussi comprendre qu'on fait cette guerre pour protéger la liberté de pensée. Et que deviendrait cette pensée au contact du communisme? Elle en viendrait à ne plus coincider avec la pensée nationale. C'est pour ça la guerre au Viet Nam, pour repousser les frontières communistes, pour empêcher le contamination des esprits libres qui pourraient mal opter s'ils avaient le choix.

Cassius n'a pas compris ces choses. Il est un de ces pauvres ignorants qui n'a pas le temps de se renseigner sur toutes les nuances compliquées de la situation, et qui doit construire son opinion de façon logique (à la vieille manière), à partir de principes. Il a accepté les grands absolus de son pays: paix, individu, liberté. Mais il n'a pas compris la façon subtile qu'ont les chefs américains d'appliquer ces principes. Il n'a tout simplement pas compris que la fin justifie les moyens, et que si l'armée américaine bombarde des villages entiers au Viet Nam, c'est pour tuer les méchants de communistes qui pourraient peut-être se trouver parmi les villageois.

Cassius Clay n'a pas compris cette logique américaine. Lorsqu'il la connaitra, je suis sûr qu'il pourra tout accepter ce que lui demande son pays, et s'agenouiller devant la cloche craquée et la statue de la liberté.

Eric Larivière



SEUL LE NDP EN FAVEUR DU FRANÇAIS EN ONTARIO!

Des trois partis politiques à la Législature, seul le Nouveau parti s'est prononcé en faveur du français comme une langue officielle en Ontario.

Lorsque le Droit a demandé au leader du NDP, Mr. Donald McDonald, ce qu'il pensait de la résolution du parti libéral du Québec, il nous a référé à une résolution introduite à la Législature provinciale, l'an dernier, par le député néo-démocrate de Woodbine, M. Kenneth Bryden.

Cette résolution demande que l'anglais et le français soient reconnus comme étant les langues officielles à la Législature et devant les tribunaux de la province, et que le gouvernement prenne des démarches immédiates pour mettre en vigueur cete politique. Malheureusement, les membres de la Législature n'ont pa eu l'occasion de discuter cette résolution.

M. Bryden a dit que bien que le Canada était reconnu comme un pays bilingue, il n'est bilingue qu'au Québec et au Parlement fédéral. "Je crois que le Canadiens anglais devraient faire un effort pour apprendre le français afin de le comprendre."

"J'ai présenté cette résolution afin de rendre le Canada vraiment bilingue, a-t-il dit. Je comprends toutefois que cette résolution est loin d'être suffisante. Il faudra mettre en vigueur des programmes pour que le français soit enseigné dès les premières années de notre système scolaire."

Selon M. Bryden la reconnaissance du français comme une langue officielle en Ontario pourrait faire bénéficier immédiatement les quelques 625,000 citoyens de la province dont la langue maternelle est le français.

ART DRAMATIQUE À L'ÉCOLE NORMALE DE SUDBURY

Les étudiants de l'Ecole Normale de Sudbury ont présenté vendredi dernier une soirée artistique à la salle St. Dominique. Ils désiraient ainsi exprimer leur gratitude à tous ceux et celles qui rendent possible et agréable leur séjour à l'Ecole Normale. Cette soirée, à laquelle assistaient plus de quatre cents personnes était sous la présidence d'honneur de Son Excellence Mgr Adolphe Proulx, évêque auxiliaire du Sault Sainte-Marie.

M. Florian Tremblay souhaita la bienvenue à l'auditoire et présenta la première pièce, une comédie intitulée "La Fille à barbe," dirigée par Mlle Claudette Faubert. Figurait aussi au programme une tragédie de Paul Claudel, "L'Annonce faite à Marie." Mlle Lise Chabot présenta la pièce.

Mesdemoiselles Lucille Frappier, Sharon Poirier et Louise Savage ainsi que M. André Villeneuve se héritèrent de chaleureux applaudissements pour la qualité de leur jeu. La pièce était sous la direction de M. Normand Mainville.

La partie musicale de la soirée fut assurée par Mesdemoiselles Cécile Quesnel et Jacqueline Migneault. Un groupe d'étudiants, avec leur chant mimé, "Les yeux bleus," obtinrent un vif succès. Pour clore, la chorale de l'Ecole Normale, que dirige Mme Mignonne Larocque, interpréta une composition d'Offenbach, "Nuit d'amour." C'est avec finesse que Mgr Proulx exprima aux professeurs de l'Ecole Normale et en particulier au responsable de cette soirée, M. Joseph Thibault, sa satisfaction pour l'oeuvre qu'ils accomplissent auprès des normaliens, l'espoir de demain.

HOURRA POUR LES FEMMES!

Hourra pour l'intuition féminine! Celles qui en sont responsables doivent être félicités d'avoir transformé une édition du Lambda en une édition vraiment intéressante et captivante pour la majorité des étudiants (tes). Ceci et à la fois formidable et déplorable: formidable en ce que preque tous ont pris la peine de le lire et même de le critiquer et déplorable en ce qu'il démontre jusqu'à quel point les étudiants (et je ne m'exclus pas) sont indifférents vis-à-vis de la vie étudiante à l'Université. Oserais-je penser qu'on ne l'a lu que parce qu'elle discutait de nos attitudes sur le sexe, la religion, *l'alcool, etc. . . .? Ah non! Mais* enfin je m'éloigne du but de mon article.

Voilà maintenant deux ans que j'étudie (plus ou moins) dans notre noble institution, et que dans mes conversations courantes je n'entends souvent que des commentaires tels: "Uhmm . . . parlemoi d'une femme comme cellelà!", ou encore "Ca m'écoeure de voir une fille se présenter aux cours en "slacks!" Sans doute fatiguées de ces remarques et de ces chuchotements, ces demoiselles estudiantines se sont décidées de mettre sur papier les opinions des gars à l'égard de l'agence féminine à l'Université, et de compléter par leur propres opinions les commentaires de ces derniers. Le résultat de ceci fut un journal rempli de satire, de sarcasme, d'humour et même de sérieux féminin . . . croyez le ou non! Je ne prendrai pas le temps d'énumérer toute la gamme de sentiments et d'impressions que j'ai ressenti en le lisant plutôt je me limiterai à dire qu'en général je l'ai trouvé très agréable et réconfortant, et surtout très révélateur de la pensée féminine. Je sais maintenant que les femmes ne sont pas ici à l'Université pour se dénicher un mari . . . Hum! Leur journal a très bien répondu à cette question que me tracassait depuis longtemps.

En terminant, j'aimerais bien qu'on refasse l'enquête de ce journal l'année prochaine, car je doute un peu de la valeur des résultats obtenus il faudrait d'abord avoir un nombre beaucoup plus considérable de questionnaires, et ensuite il faudrait s'assurer que ceux-ci soient compilés de façon plus objective et plus scientifique.

Roger Mayhew

LECTURE À BON MARCHÉ!

Afin d'assurer une plus large diffusion au français vivant, le Magazine Maclean's offre aux étudiants 16 splendides numéros pour la très modique somme de $1.00 seulement.

NOUVELLES!

Vous désirez un journal local complet en français? Lisez l'Information — abonnement $3.00 l'an; C.P. 1180, Sudbury, Ontario.

LE CONNAISSEZ-VOUS?

Oui, vous le connaissez sûrement, il est tellement intéressant . . . Le Droit bien entendu! Tout étudiant peut se le procurer pour la modique somme de $10.00 par année. Les intéressés sont priés de téléphoner à 675-6804.

PASSE-TEMPS . . .

Pour ceux qui après tout ceci n'auront pas réussi à occuper leur temps, vous pourrez toujours lire le "Sudbury Star"?

GAGNEZ DE L'ARGENT!

La revue Châtelaine offre un concours à ne pas manquer. Donc, lisez: Concours Châtelaine dans le présent Lambda.

Gilles Lebreton

SAMEDI, 2 HEURES À CFBR

Samedi, 2 heures! Pourtant, je reconnais ces paroles. Oui, c'est bien ça: l'émission radiophonique des étudiants de l'Université Laurentienne de Sudbury. C'est un programme de radio sur les ondes du poste C.F.B.R., se donnant de 2h.00 à 2h.30 le samedi après-midi.

Vous savez ce qui fait ce programme? Non? Voici! Au cours de chaque semaine, M. Michel Richard, homme dévoué, recrute quelques étudiants (es) de l'Université, ou, en d'autres cas, des professeurs. A ceux-ci — des volontaires, certes; — est présenté un plan vague de programme de radio qu'ils doivent ni plus ni moins préparer: des entrevues, des nouvelles passés, des évènements à venir, et entre temps, des disques de musique classique ou populaire.

Souvent, on nous présente deux ou trois entrevues. Il y a quelques semaines, on nous donna le résultat d'une entrevue avec quelques universitaires sur le spectacle Horace, tragédie de Corneille (1640), présentée au public de Sudbury par la troupe du Centre Dramatique du Conservatoire, les 8 et 9 mars. Avez-vous aimé la pièces? Pourquoi? Que pensezvous de tel personnage? Croyezvous que ce sont de telles pièces qu'il faut faire venir pour le public de Sudbury? etc. . . . Ce sont-là des questions qu'on y pose. Aussi, quelques entrevues traitent de différents thèmes tels le bonheur pour moi, la vie universitaire, la vie sociale . . .

Les nouvelles passées? Il y en a toujours beaucoup, même si on se limite à ce qui s'est déroulé depuis une semaine, et même si la ville de Sudbury est relativement pauvre encore en fait de soirées ou d'évènement culturels! ! L'Université invite souvent des conférenciers pour traiter d'un sujet quelconque: en littérature française, anglaise, ou canadienne, en histoire, en sciences religieuses et en maints autres sujets. Ceux qui n'ont pas pu assister à ces conférences peuvent en profiter durant l'émision radiophonique pour savoir en bref ce que s'est passé récemment à Sudbury.

Aussi, grâce à ce programme de radio, on nous annonce à l'avance les conférences prochaines, les soirées de Jeunesses Musicales, de chansonniers, ou n'importe quelle autre soirée artistique à venir, soirées qui peuvent et doivent certainement intéresser les gens qui ont une tête sur les épaules.

Ce programme de radio, tombé à l'eau l'année dernière à cause du manque de coopération de la part des universitaires, va beaucoup mieux cette année. Mais, ce n'est pas seulement aux étudiants actifs de l'Université qu'il faut tendre nos remerciements, mais surtout à l'organizateur dévoué, M. Michel Richard, professeur de français à l'Université, et aux agents du poste de radio C.F.B.R. Donc, Merci! ! et, meilleurs voeux de succès à tous!

P.S. — Quelques universitaires de 2e et 3e année se plaignent continuellement: "Mais qu'est-ce qui se passe? La plupart du temps se sont des étudiants de première année qui font le programme! Moi aussi, j'aimerais ça y passer!" A vous d'y voir mes chers collègues! Allez voir M. Richard. Débrouillezvous, et mettez fin à vos voix de plaignards pour l'amour du ciel! On a besoin de vous!

Jacques Caron

UN MOT DU VICE-PRÉSIDENT FRANÇAIS SORTANT DE CHARGE

On m'a demandé ce que je pense des dernières élections à l'A.G.E., et si je suis satisfait du nouveau conseil. J'en suis déçu; déçu, non des membres qui le composent mais du fait que les sièges réservés au Collège Universitaire n'y sont pas occupés. Espérons qu'ils le seront sous peu. Quant aux membres élus, je les félicite tous de leur victoire électorale et, je les remercie d'être prêts à donner de leur temps aux étudiants; je leur souhaite ruéssites et succès.

On m'a aussi demandé un commentaire sur la lettre de Jim Stark parue dans la dernière édition du Lambda. Je ne critiquerai pas l'opinion qu'a Jim de la "clique" française et de ses chefs. A chacun ses opinions. Cependant, cette lettre présumait trois choses:

1. que la section française a supporté Ted Beauparlant aux élections.
2. que la section anglaise a supporté John Rose.
3. que la section française a supporté Beauparlant parcequ'il est français.
4. que la section anglaise a supporté Rose parcequ'il n'est pas français.

Ces hypothèses sont possibles mais elles n'on pas été prouvées. *Certains faits sont même indication du contraire des hypothèses de* M. Stark; par example, prenons le fait que Ted Beauparlant a obtenu le support d'au-delà de 200 de ceux qui ont votés, alors que la section française ne compte que 133 étudiants, et qu'il n'est pas sûr qu'ils ont tous voté pour Beauparlant! Y a-t-il eu discrimination? Je mentirais si je disais que tel n'est pas mon avis. Je crois que les préjugés ont joué, mais jusqu'à quel point, je l'ignore. Assez pour qu'on puisse dire que John Rose doit sa victoire à sa qualité d'anglais? Ca me surprendrait. De toute façon, cette discrimination (si discrimination il y a eue) ne peut pas être sérieusement expliquée par les raisons qu'invoquait Jim Stark.

On m'a demandé enfin de parler de la réunion du conseil de l'A.G.E. qui a eu lieu le 1er mars. Qui avait raison? Je résume brièvement de quoi il s'agit: le conseil a décidé que le président d'assemblée ne devait pas être le président du conseil, mais un étudiant ne faisant pas partie du conseil (décision qui avait été prise auparavant et qui nécessitait un changement à la constitution pour devenir officielle; Terry Cook présidait depuis quelques mois aux réunions du conseil.) On a demandé à Jim Stark de céder à Terry Cook. Il a refusé. Andy Newberry a laissé la salle (je l'en félicite), se qui brisait le quorum. Qui avait raison? A vous d'en juger. Disons simplement que la constitution donne raison à Jim et que la décision du conseil supporte Andy.

Enfin, on m'a demandé quelles sont mes recommandations au nouveau conseil. Je n'en fais aucune, car se serait inutile. Ces gens devront envisager eux-mêmes les problèmes qui se présenteront et les résoudre.

Toutefois, il y a une chose que je demande à tous les étudiants et à chacun en particulier: faites donc votre part. Votre conseil ne peut pas accomplir les choses que vous voulez sans votre aide. On demande des chefs de comités: si ça vous intéresse, si vous vous sentez compétents, faites donc application. Si le temps ou les capacités vous manquent pour accepter des postes de responsabililité, laissez donc votre nom à votre président, lui disant dans quel domaine vous pouvez aider un tant soit peu. Je suis sûr qu'il aura besoin de vous.

J'aimerais souligner ici que les possibilités, pour l'étudiant canadien-français ne se limitent pas au journalisme et aux activités culturelles; vous êtes bienvenus à tous les comités de votre A.G.E., comité social, l'U.C.E. d'affaires extérieures et autres. Non seulement vous y serez bienvenus, mais on a besoin de vous. Rappellez-vous que votre conseil ne peut vous offrir que ce que vous lui aidez à accomplir. Allez-y!

Eric Larivière,
Vice-président
Sortant de charges.

Une responsabilité provinciale

L'ÉDUCATION: la priorité la plus importante au pays

TORONTO (PC) — Les ministres de l'Education de l'Ontario et du Québec ont déclaré jeudi que même si l'éducation doit rester une responsabilité provinciale elle n'en demeure pas moins la priorité la plus importante du Canada, si l'on veut que le pays conserve une saine économie.

Les ministres Paul Gérin-Lajoie et William Davis étaient les conférenciers invités lors d'un diner à l'Empire Club of Canada. Tous deux ont traité des défis qu'il leur revient de relever, en tant que responsables de l'éductaion.

"Il ne fait aucun doute que l'éducation est une priorité canadienne, a dit M. Gérin-Lajoie, mais il s'agit néanmoins d'une responsabilité provinciale."

L'ignorance et le manque de connaissances scientifiques et techniques sont "nos enemis numéro un", dit-il, 'et non seulement ces ennemis ralentissent le progrès économique et technique mais ils créent aussi des inégalités régionales et des tensions sociales."

Le ministre québécois a décrit l'éducation comme étant "notre industrie de base . . . dont dépend directement notre standard de vie."

Le ministre de l'Education de l'Ontario M. Davis a déclaré pour sa part que "le gouvernement fédéral a certes un rôle très défini à remplir lequel, d'autre part, ne s'oppose pas au principe très important de la décentralisation de l'éducation."

"Plusieurs des changements qui nous attendent, dit-il, auront des conséquences très profondes sur le marché du travail et sur la vie quotidienne, et les solutions à long terme de bon nombre de ces problèmes résident dans l'éducation, l'entrainement et le plus grand développement possible de nos ressources humaines."

"J'endosse fortement l'opinion que les investissements les plus audacieux et les plus profitables sont ceux que demande l'éducation de nos gens, a dit M. Davis. Il nous faut accepter la conclusion que, dans le domaine de l'éducation comme d'autres secteurs de notre économie, la clé de notre avenir réside dans la recherche et le développement."

Parlant en anglais, M. Gérin-Lajoie a demandé que les Canadiens acceptent d'investir dans l'éducation "des sommes sans précédent, dont la majeure partie a servi jusqu'à maintenant dans d'autres domaines et plus spécialement à l'acquisition de biens de consommation."

M. Gérin-Lajoie a répété que chaque Canadien doit avoir la possibilité "de recevoir le genre et le plus haut degré d'éducation qui convient à ses talents et aspirations."

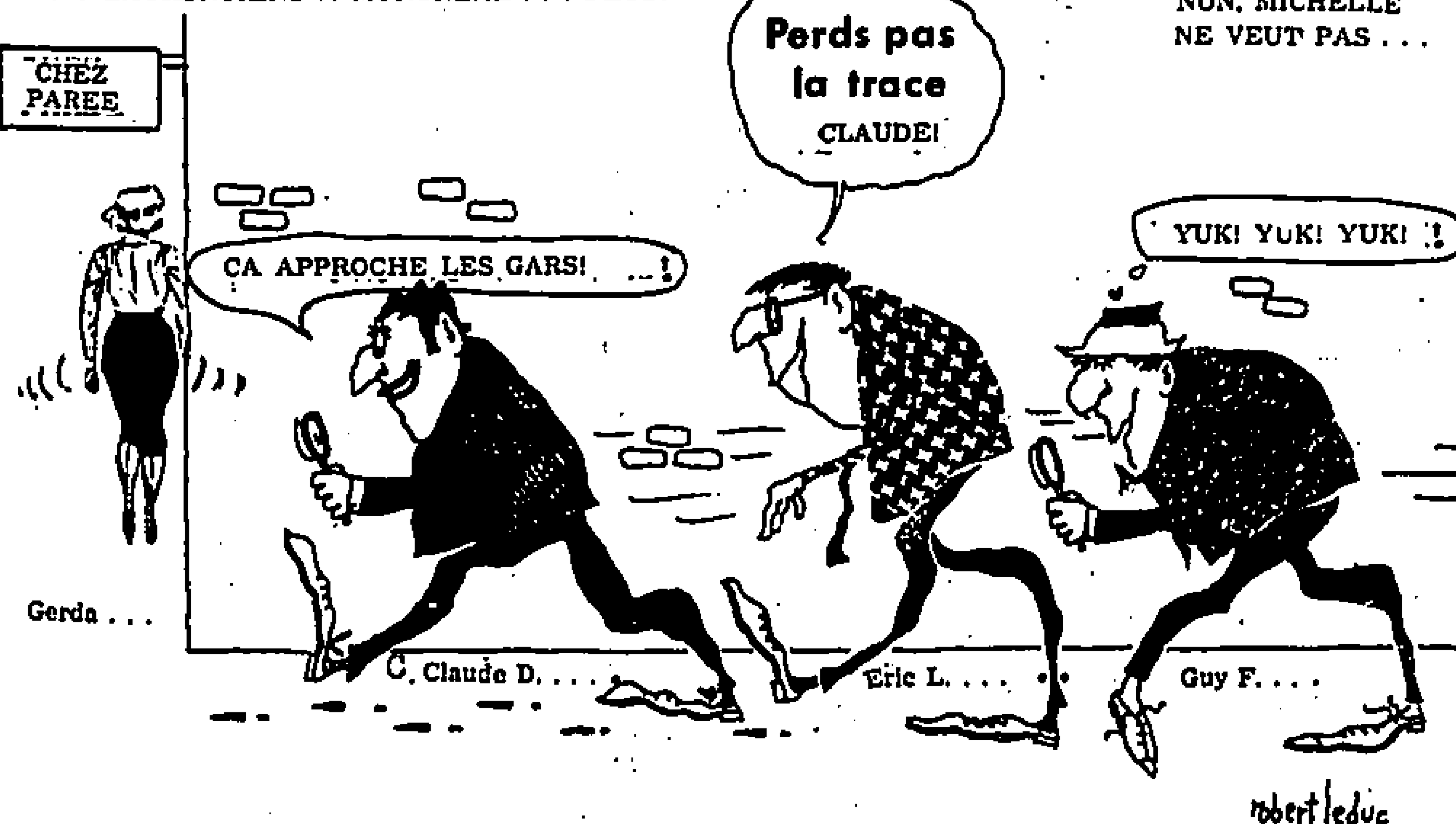
Sur la situation générale au Québec, M. Gérin-Lajoie a dit que "les seules ambitions auxquelles nous aspirons, le seul leadership que nous considérons désirable concernent notre dévouement à un développement harmonieux et au bien-être général de la population québécoise, en coopération avec les autres gouvernements."

M. Davis a affirmé aussi: "Nous sommes pleinement conscients du fait que les priorités de l'éducation transcendent les frontières provinciales et nous nous tenons constamment en rapport avec les autres ministères de l'éducation à travers le Canada, échangeant des informations et profitant mutuellement de nos expériences respectives."

"Malheureusement ce genre de coopération tranquille et efficace, qui est de loin l'élément le plus important et le plus positif de la vie éducative au aCnada, est parfois entaché par ceux qui n'exploitent que les aspects négatifs."

M. Davis a déclaré que "l'une des nouvelles initiatives les plus prometteuses à naitre des rapports entre l'Ontario et le Québec est le futur programme d'échanges culturels, qui en est à sa phase initiale."

"Il faut espérer que ces échanges favorisent une compréhension beaucoup plus grande des mobiles et aspirations de nos deux grands groupes nationaux," a conclu M. Davis.



SOUVENIRS DU FESTIVAL QUONTA...



"Mon coeur, mon amour, mon trésor, ma marie, ma claire, ma vaillante . . . ma Tout-Court!"



"Ah! si seulement Mme Baubien c'était notre Suzanne! Je . . . nous . . . la . . . grrr! ! !

UN BRUYANT SILENCE

Je pensais qu'une bibliothèque, c'était un endroit digne, tranquille, reposant, où régnait un calme serein brisé seulement par le froissement discret de pages savantes ou par des chuchotements occasionnels.

A la Laurentienne, cette illusion fut promptement détruite, écrasée, et bien enterrée. Vous vous rendrez compte de ce que je veux dire en passant quelques minutes avec moi dans la bibliothèque.

J'entre, et je m'approche d'une table. Il est impossible, évidement, de tirer la chaise sans faire un vacarme d'enfer. Et ceci se répète à chaque fois que quelqu'un bouge sa chaise, (ce qui est, en moyenne, à tous les dix secondes lorsque la salle est remplie). Le résultat est un bruit à vous fendre la tête. Moi, je ne suis pas brillant. mais il me semble que des petits morceaux de caoutchouc au bout de chaque patte de chaise résoudrait merveilleusement le problème. C'est si simple, et ça coûte si peu . . .

Mais je m'assois bravement. Bientôt, entre un groupe de visiteurs distingués (et apparement cultivés qui se promène de long en large, en se parlant à tue tête, et me voilà forcé d'écouter tous leurs commentaires et leurs exclamations d'admiration. Enfin, après cinq minutes, ils disparaissent en claquant du talon, pour aller impressionner le reste de l'Université.

Je me réinstalle, essayant d'ignorer les cris déchirants des chaises déplacées, mais voici que le téléphone sonne au bureau d'entrée, et quelqu'un répond à tue-tête: "Allô? . . . Non! Ce n'est pas le cabinet du recteur . . . ! ! !"

Moi, dans mon ignorance, j'étais sous l'impression qu'on ne mettait jamais un téléphone dans une salle de lecture, ou que du moins on adoucissait le timbre, et qu'on répondait tout doucêment. En passant, on peut se procurer de la Compagnie de Téléphone Bell un joli petit instrument qui émet un petit 'ding-dong' très doux pour avertir discrètement qu'il y a quelqu'un à l'appareil.

C'est vers ce temps-ci que je m'aperçois que la sueur me coule un peu partout, et avec raison! Il faut au moins 90 degrés dans la salle. Je n'en peut plus ! ! ! Laissez-moi sortir pour me reposer un peu la tête! ! !

Et ce n'est pas tout dire. Je ne mentionnerai pas, par example, ces quatre étudiants assis en face de moi qui rigolent et s'amusent depuis mon arrivée, parce qu'il n'y a personne avec l'autorité pour leur dire de se la fermer.

Je n'ose dire que je frémis de m'imaginer ce que deviendra notre bibliothèque, ce lieu de silencieuse recherche intellectuelle, lorsqu'on construira, avec tout le tapage nécéssaire, les neufs étages imposants qui la complèteront au dessus de nos têtes . . .

Notez-bien que je ne veux pas être malin; il faut faire aussi des compliments là où il y a lieu. Je dois dire, par example, que le personnel de la bibliothèque fait un formidable travail d'organization. Tous sont très gentilles (gentils) et sont toujours à notre entière disposition.

Pourtant, j'ose croire que mes petites remarques sont tous à fait appropriées, et qu'elles reflètent l'opinion des étudiants en général.

Jean Narrache

LE MÉMOIRE B. ET B. DE L'UNIVERSITÉ LAURENTIENNE....

DE QUELQUES MESURES POUR RAPPROCHER LES DEUX CULTURES FRANCAISE ET ANGLAISE

Certaines mesures se révèlent fécondes pour raprocher les peules (Cas de l'Europe occidentale). Mentionnons:

— multiplication des contacts entre jeunes gens (camps, sports d'hiver, travail, échanges entre familles, etc.);
— effacement de toute phrase haineuse ou disqualifiante des articles de journaux et des émissions de radio et de télévision (voir plus haut); campagnes destinées à implanter et développer le respect de l'autre;
— orientation positive des maitres et professeurs dans leurs classes;
— révision des manuels scolaires par des commissions mixtes, spécialement des manuels d'histoire, afin que n'y soit exprimés que la vérité scientifique et afin que, si possible, y soit ajouté ce qui peut amener à la meilleure compréhension mutuelle. Les manuels d'histoire utilisés dans les classes primaires du Québec ne semblent en particulier pas propres à développer un sentiment national constructif: ils ne consacrent que le quart de leurs pages aux événements postérieux à 1760, soulignent les luttes à mener contre les Protestants alors que nous sommes en pleine période de rapprochement des églises, incitent les enfants à prendre une revanche contre "l'Anglais" — alors qu'ils devraient au contraire faire admirer la lente émergence d'une nation moderne décidée à prendre ses responsabilités dans le façonnement d'un monde où doivent régner la paix et la justice.

De bons manuels scolaires ont contribué à la grandeur des Etats-Unis: il devrait en être de même de celle du Canada,

— stimulation du bilinguisme chez les fonctionnaires et chez les officiers des forces armées

— diffusion d'une idéologie canadienne soulignant l'attachement aux valeurs démocratiques et judéo-chrétiennes, la foi en une unité multiplexe.

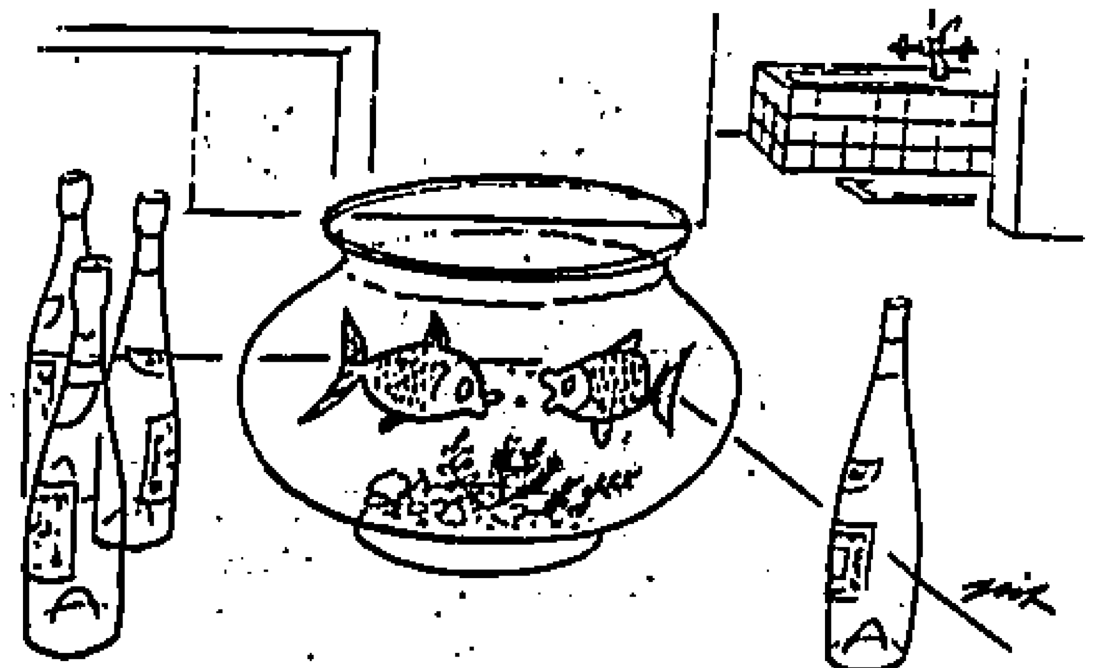
Résumé:

Nous attribuons la crise menaçant l'unité nationale à la peur des francophones qu'on néglige les promesses à eux faites et surtout de disparaitre noyés dans le nombre des anglophones. Or les garanties à la culture française sont la pierre angulaire du Canadianisme défini comme une unité multiplexe, par opposition au creuset des Etats-Unis.

Pour surmonter la désunion, il nous parait essentiel d'insister sur le respect et la dignité de chacun, en particulier par nos attitudes, une déclaration des droits des minorités et l'adoption de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. Pour rassurer sur les promesses plus particulièrement faites aux francophones, nous demandons que par diverses mesures le français apparaisse comme vralment langue canadienne.

Enfin, après avoir tenté d'esquisser le moyen d'assurer aux francophones qu'ils ne disparaitront pas, nous indiquons une série de moyens qui devraient contribuer à ramener la paix dans les coeurs et contribuer à la grandeur nationale.

CHEZ BERNATCHEZ . . . un autre jeudi soir!



« On passera certainement la nuit dans la baignoire : pour chaque 'surprise-party' ils utilisent toujours notre aquarium comme bol à punch ! »

AGIR OU MOURIR

JACQUES DE COURVILLE NICOL

Je me permet de citer intégralement un article de Marcel Gingras intitulé, "L'enseignement secondaire," et qui fut publié dans une édition très récente du journal Le Droit, et je cite: "Avec l'Association canadienne-française d'éducation d'Ontario, il faut souhaiter que Toronto accorde statut officiel aux écoles secondaires confessionnelles et françaises.

On l'a déjà dit, dans un pays qui, non content d'avoir signé la déclaration universelle des droits de l'homme, s'est offert le luxe d'une déclaration nationale identique assortie même de déclarations provinciales, il est illogique que des citoyens ne puissent faire instruire leurs enfants comme ils l'entendent. Si les catholiques désirent des écoles secondaires confessionnelles, Toronto doit leur accorder.

Cependant, comme il est fort douteux que le régime secondaire confessionnel reçoive demain droit de cité, on ne saurait laisser croupir dans l'ignorance des adolescents qui ne peuvent s'instruire faute de moyens financiers.

Les écoles secondaires confessionnelles—ce n'est pas un reproche—ne peuvent vivre de l'air du temps. Pour subsister, elles ont besoin d'argent tout comme les institutions publiques. A la différence de ces dernières, toutefois, c'est uniquement des parents de leurs élèves qu'elles tirent leur subsistance. En d'autres mots, ne peuvent fréquenter les écoles confessionnelles que les enfants de parents relativement à l'aise. Aux autres, c'est interdit, sauf s'ils bénéficient de bourses ou de la charité de parents ou d'amis. Avouons que c'est un peu humiliant.

Abstraction faite de l'humiliation, il demeure que les contribuables francophones qui font vivre les écoles secondaires publiques n'en bénéficient que s'ils consentent à faire angliciser leurs enfants, ce à quoi plusieurs doivent se résoudre.

Ne serait-ce pas un moindre mal, en attendant mieux, d'ouvrir des écoles secondaires publiques pour les francophones, qui, s'ils y risquaient toujours leur foi, la risqueraient cependant moins que dans des maisons anglophones, et qui, en outre, sauvegarderaient au moins leur langue?

Ce premier pas accompli, il serait peut-être alors facile d'obtenir de Toronto un statut confessionnel pour ces institutions, et même, des subventions provinciales pour les écoles secondaires privées qui conserveront leur place dans la société. On trouvera toujours des gens qui désirerons faire instruire leurs enfants par des religieux et des religieuses.

D'ici ce miracle, tous les Franco-Ontariens ont droit à l'instruction et il faut la leur assurer."

Et c'est justement sur ce point que je me permet d'insister: "Tout les Franco-Ontariens ont droit à l'instruction et il faut la leur assurer." Actuellement, des 650,000 Franco-Ontariens un très petit pourcentage seulement réussit à se faire instruire convenablement et dans sa langue maternelle.

Les recensements du Canada de 1961, nous signalaient que la population totale des régions *d'Algoma, de Cochrane, de Sudbury et du Témiskaming* était de 505,651 habitants. Cette population était repartie comme suit:

Ethnie	Nombre total	Pourcentage
Britanniques	195,469	38.6%
Français	181,045	35.8%
Italiens, Ukrainiens, Allemands, Polonais, Finlandais	112,151	22.2%
Scandinaves, autres Européens, Indiens et Esquimaux	10,522	2.1%
Autres nationalités	6,434	1.3%
	505,651	100.0%

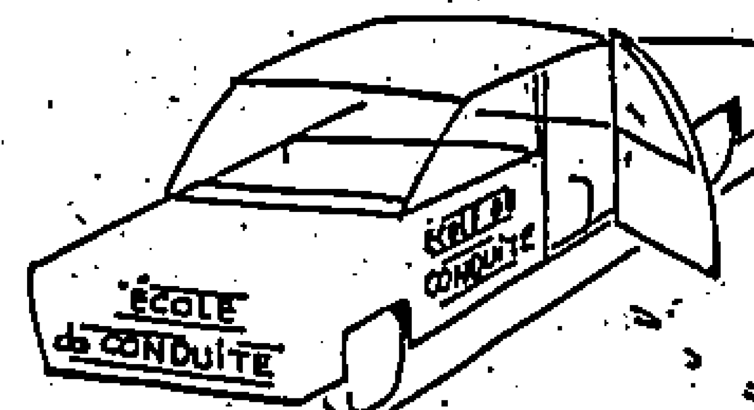
De ceci on remarque deux choses: premièrement, qu'il y a presqu'autant de Franco-Ontariens d'origine française (35.8 p. 100) qu'il y a d'anglo-Ontariens d'origine britannique (38.6 p. 100) dans le Nord de l'Ontario. Deuxièmement qu'ensemble ces deux groupes—dits fondateurs du Canada—représentent 74.4 p. 100 de la population, soit environ les ¾ de la population totale du Nord de l'ontario.

Toutefois, ce qui frappe le plus ici c'est que sur un total de 181,045 habitans d'origine française en Ontario Nord, soit plus de ⅓ de la population totale, seulement 1,605 de ces derniers ont actuellement la chance de fréquenter l'école secondaire française privée et confessionnelle, soit moins de .01 p. 100 de la population totale. Seulement 133 Franco - Ontariens fréquentent présentement la section française de l'Université Laurentienne, soit 14.6 p. 100 de la population étudiante totale de l'Université. L'an prochain, ce pourcentage est appellé baisser à 8 ou 9 p. 100. Cette situation est presqu'aussi pire qu'au Nouveau-Brunswick où 40 p. 100 de la population totale est illettrée, (ayant moins qu'une 5ième année) et où presque 100 p. 100 de ces 40 p. 100 d'illettrés est formé de Canadiens français.

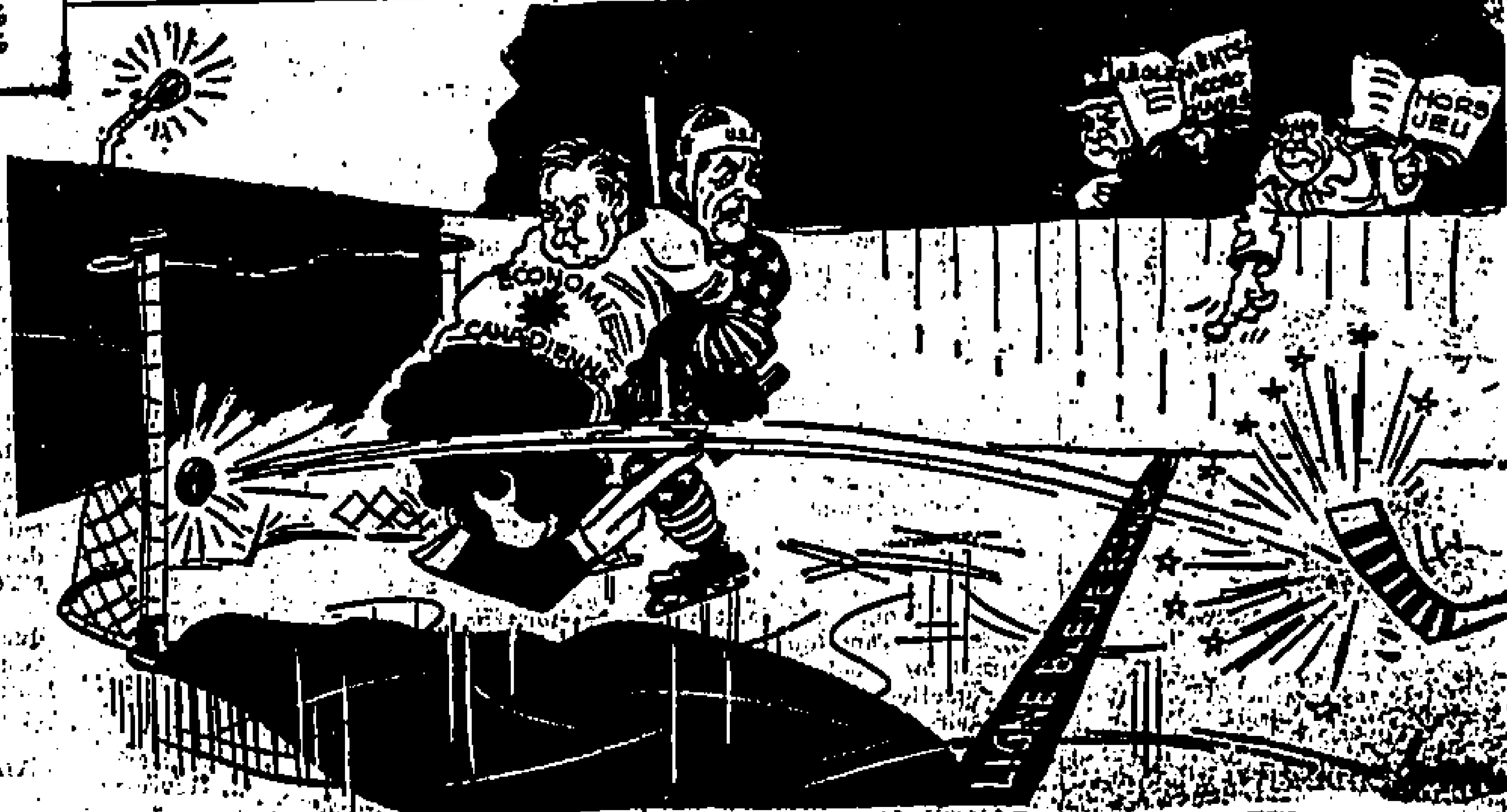
On me dira: et que penser des Franco-Ontariens qui fréquentent les sections bilingues ou françaises des "High-Schools" neutres en Ontario Nord? Et bien les statistiques nous révèlent que plus de 80 p. 100 de ces derniers ne réussissent pas à se rendre jusqu'à la 13e année, et ceux qui s'y rendent ont tellement oublié leur français qu'ils ne peuvent continuer en cette langue au niveau universitaire. Peut-on les blâmer? Non, bien entendu, après avoir terminé huit ans d'école primaire ou élémentaire en français, il ne peuvent entreprendre solidement le cours secondaire en anglais, d'où le 80 p. 100 qui abandonne.

Pour les autres qui réussissent, et bien tant mieux . . . mais tant pis pour leur français!

Alors que faire? Deux solutions sont possibles: Envoyer nos enfants francophones dans des écoles anglaises dès l'école primaire, leur épargnant par ce fait les soucis de langue et de race! Ce serait vite fait . . . et en dedans de deux générations on aurait réglé tous les maux de tête du bilinguisme et du biculturalisme en Ontario. Mais, est-ce possible? Ce serait renier notre histoire, notre langue, nos origines, notre appartenance culturelle, les efforts de nos ancêtres, etc. . . . et admettre la défaite! Peut-être est-ce là la solution des plus faibles? Mais, pour les autres, une deuxième solution existe. Ce n'est pas de plier baggages et de faire voile vers le Québec ou vers la France. Ah non! On est ici pour y rester. Mais alors quoi? Il faut d'abord discuter, envisager la situation d'un oeil réaliste et pratique, mettre de côté nos emportements, s'entendre et surtout s'unir! Ceci fait, en bloc, on sera en mesure d'aborder la deuxième solution: à savoir, exiger avant qu'il ne soit trop tard des écoles secondaires publiques françaises confessionnelles, et, si c'est impossible, non-confessionnelles. Mais, on doit agir, et ceci le plus tôt possible pendant qu'il est encore temps.



—EST-CE QUE JE POURRAIS AVOIR UNE BOURSE POUR FINIR MES ETUDES?



Aussi longtemps que je détiens l'hypothè... c'est moi qui mène...

INTERVIEW AVEC M. DRANCOURT

Le semaine dernière, je fis une interview avec M. Drancourt au sujet des cours de laboratoire de langues qui se donnent présentement à la Laurentienne. Je lui ai posé quelques questions afin de savoir de quoi il s'agissait exactement.

Brièvement, en quoi consiste ces cours de laboratoire?

—Il s'ajit de faire faire des exercises de phonétique, de prononciation et de diction.

Quel est le but de ces cours?

—C'est d'améliorer la prononciation par la mémoire auditive.

Combien de temps attribue-t-on à ces cours?

—Une période par semaine (chaque période dure cinquante minutes.)

Combien d'étudiants dans chaque section prennent ces cours?

—Ils sont obligatoires pour les anglophones, plus les étudiants de Français 18, c'est-à-dire, les étudiants francophones de première année.

Les étudiants semblent-ils intéressés?

—Les bons étudiants son toujours intéressés.

—Est-ce que les étudiants améliorent leur français en suivant ces cours?

—Incontestablement, la mémoire auditive étant aussi importante que la mémoire visuelle.

Est-ce que le travail fait en laboratoire pendant l'année compte aux examens?

—Sans aucun doute.

Pensez-vous que ça vaut le peine de continuer ces cours à l'Université?

—Non seulement les continuer, mais les développer avec plus de rigueur.

Pensez-vous que ça vaudrait la peine d'installer des laboratoires dans les écoles secondaires et même au niveau primaire?

—Oui certainement, mais des difficultés financières empêchent cette réalisation. Les écoles sont de plus en plus nombreuses à avoir des laboratoires, en particulier des systèmes portatifs.

Merci monsieur Drancourt.

Lionel Bonin

LA LECON

Donald et le père Gilles sont en train de discuter de choses sérieuses.

Le père Gilles — Mais vous savez que la femelle du cheval s'appelle la jument, que la mâle s'appelle l'étalon que le petit s'appelle le poulain, que . . .

Donald — En somme père Gilles, ce que vous voulez me dire, c'est qu'aucun cheval s'appele le "cheval" . . .

QUESTION DE TEMPS

Une étudiante entre dans la cuisine d'une "certaine caféteria" et grince:

—Le gâteau que vous venez de me servir n'est pas mangeable!

Le cuisinier se rebiffe:

—Dites donc, mademoiselle, je vais vous dire quelque chse: je fabrique des gâteaux depuis plus de trente ans et . . .

—C'est très posible coupe alors l'étudiante alerte, mais pourquoi les servez-vous seulement aujourd'hui?

LE ROMANESQUE FÉMININ EST-IL DISPARU?

A une époque où le sadisme prime le sentiment dans bien des formes de spectacles populaires, où une vie sexuelle bien équilibré constitue un but en soi, la "fleur bleue" est fanée et la femme sort malheureusement perdante de l'aventure. C'est ce que constata, dans Sélection du Reader's Digest de juin 1961, l'auteur d'un article qui se demande ce qu'il est advenu de la tradition romanesque.

De nos jours les grands moyens par lesquels la masse des humains communique sont encombrés de symbole sexuels. Sur la liste des ouvrages que doit lire toute fiancée, le manuel sur les réalités du mariage a remplacé le recueil de poésies. La femme idéale de notre époque se présente souvent sous la forme d'une créature lascive en pantalon de jeune garçon. Le sentiment, dit-on, ne se trouve que dans les romans du siècle dernier et les vieux films de la télévision. Le sentiment, c'est vieux jeu.

Il est difficile de dire exactement quand le romanesque est mort dans notre société. Comme il est le prélude nécessaire à l'amour, sa disparition nous a tous diminués et la société en souffre. Nous en voyons aujourd'hui tout autour de nous les funestes effets, dans les manières comme dans la moralité, et, ce qui est le plus triste, dans l'esprit et le coeur des jeunes.

Trop souvent, dans notre société, la femme se trouve dans l'obligation de réprimer ses tendances féminines naturelles. Elle subit l'influence de l'époque où elle vit, et la mode n'est plus ni à la douceur ni à la féminité. Pourquoi faut-il que la sentimentalité passe pour démodée, pour ne pas dire déloyale?

Pourtant, toutes ou presque toutes les grandes figures de l'histoire, *hommes et femmes*, ont aimé avec leur esprit, avec leur coeur, leur corps, et leur âme. Et elles ont porté fièrement leur amour, comme une armée ses étendards. Même des hommes qu'on imaginerait incapables de sensabilité et de délicatesse n'en ont pas moins aimé avec passion.

Dans un monde qui a renoncé au romanesque, conclut l'article de Sélection, un monde où l'on fait sa cour et où l'on se marie d'une façon strictement pratique, c'est la femme qui est le plus cruellement lésée. Vivant sans rêve, elle passe à côté d'une grande gloire. Etre femme, cela ne signifie donc rien de plus?

"Dommage"



NOUVEAUX TALENTS CANADIENS FRANCAIS!
Félicitations à Michèle-Towner pour son magnifique récital de chant de dimanche le 27 mars 1966, ainsi qu'à son charmant accompagnateur Pascal Sabourin que nous connaissons tous très bien. Nous attendons avec anticipation votre prochaine représentation à Sudbury.